HARA-KIRI

HONNI SOIT QUI MAL Y PANSE



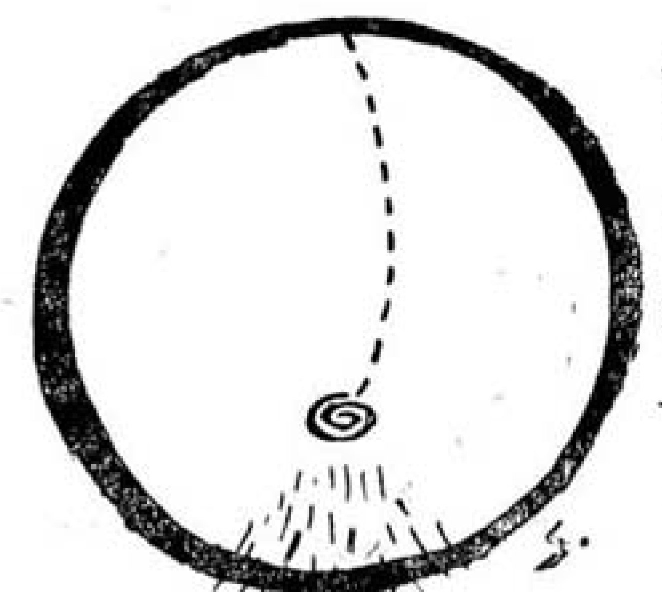
MENSUEL — N° 1 — SEPTEMBRE 1960

HARA-KIRI N° 1 — Septembre 1960 — 4 NF

REDACTION - ADMINISTRATION
4, rue Choron - Paris (IXe) - Tél. : LAM. 99-96
C.C.P. Paris - Abonnement : 35 NF par an

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Georges BERNIER
SERVICES PROVINCE
Gérard COMPAIN

REDACTEUR en CHEF
François CAVANNA
CONSEILLER ARTISTIQUE
FRED



A bide abattu !

Sommaire

Express-Imprimerie, 8, rue Vicq-d'Azir, Paris (10e)



— Pardon, vous dites ?

— Hara-Kiri.

— Voui, voui... C'est un plat italien, n'est-ce pas ? Ah là, là, ces Italiens, on ne voit qu'eux. Ils vous submergent. Exactement comme les Japonais, autrefois. "Made in Japan" on ne voyait que ça.

— C'est que, justement... C'est du japonais.

— Les revoilà, alors ? Ah, ils sont tenaces, je vous le dis ! Et ça sert à quoi, votre machin ?

— Eh bien, Hara-Kiri, c'est une revue, voilà.

— Voilà ! Hum... Et d'abord, pourquoi Hara... comme vous dites ?

— Pourquoi ? Parce que le mot est joli, tiens !

— Mais encore ?

— Ça ne vous suffit donc pas ? Ecoutez-moi ça : Hara-Kiri, Hara-Kiri... Cela ne sonne-t-il pas clair et fier ? Hara-Kiri... Pur comme la flûte, terrible comme le tambour... Hara-Kiri... Le carrosse doré saute sur le pavé du roi. Hara-Kiri... Le duo du tigre et de la mésange. Hara-Kiri... Le bûcheron halète, la cognée siffle. Hara-Kiri... Mot formidable, musique à vous fondre les os. Hara-Kiri...



— Voui, voui... Moi, je dis pas non, remarquez. Mais j'aime bien que choses veuillent dire quelque chose. Ça veut dire quoi, entre nous, Kara... enfin, votre truc ?

— Ça pourrait fort bien ne rien vouloir dire du tout. C'est un mot qui se suffit à lui-même, un mot de haute volée. Mais justement, il se trouve qu'il veut dire quelque chose, en plus.

— Ah, ah ! Voyons voir...

— Hara-Kiri, en fait, c'est un mot du folklore japonais...







— Vous l'avez déjà dit.

— ...un mot du folklore japonais qui désigne une coutume fort pittoresque des gens de ce pays-là. Lorsqu'un Japonais de bonne famille n'est pas d'accord avec sa conscience...

— Drôles de gens ! Toujours d'accord, moi.

— ...il s'agenouille sur un petit tapis réservé à ces occasions et s'ouvre le ventre à deux battants — couic — en faisant le moins de saletés possible. Amusant, n'est-ce pas ?

— Ce n'est quand même pas très propre. Et puis, je n'aime pas ces jeux idiots : on peut se faire mal. Mais je n'ai toujours pas compris ce que ces histoires de nombrils japonais ont à voir avec votre revue.

— C'est que vous ne lisez pas les journaux. Heureux homme ! Puisqu'il vous faut du symbole à tout prix, de l'allégorie en dessus de pendule avec mode d'emploi et bon de garantie, que diriez-vous de ce sujet de concours pour Prix de Rome : "La Civilisation se faisant hara-kiri" ?

— Avec un sabre ?

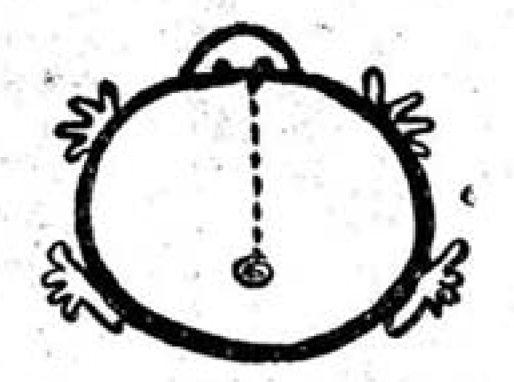
— Ou avec autre chose.

— J'ai compris ! Avec une bombe, hein ?

— Peut-être. Mais ça fonctionne aussi avec d'autres outils : un journal, un micro, un écran, un compte en banque... Et sur le bras qui pousse la lame dans le petit ventre bien tendu, bien douillet, savez-vous ce qu'on pourrait inscrire ?

— ...?

— Un seul mot : BETISE.



Découpez suivant le pointillé



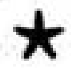
OV IL SERA PAR-LÉ DE LA TRÈS-NOBLE & TRÈS-ANTICQVE CO-RPORATION DES COLPORTEVRS D'YMAGES & ESCRIPTS

DONC, l'équipe Cordées lance aujourd'hui HARA-KIRI.

Il y a six ans de ça, notre jeune équipe partit joyeusement en guerre contre les monstres Bêtise, Mensonge, Futilité, Injustice, Conformisme.

Pour échapper aux sujétions qui pèsent sur la presse et la bâillonnent, elle avait ressuscité la pittoresque tradition du colportage. Dans les siècles passés, les colporteurs, francs-tireurs du commerce promenant par les villes et les campagnes leur éventaire volant, furent longtemps les seuls moyens de pénétration de l'imprimé et de l'image, c'est-à-dire des idées, parmi le bon peuple.

Aujourd'hui l'ignorance n'est plus causée par le manque de moyens d'information. C'est, au contraire, la surabondance des textes (lus ou écoutés) ineptes, mensongers ou futiles qui plonge l'homme du XX[e] siècle dans une nuit plus profonde que celle où stagnait le manant illettré du Moyen-Age. Nuit mille fois plus dangereuse, car elle se prend pour la lumière. Au moins, le serf connaissait-il ses limites, et s'en méfiait-il !



QUE l'occupation d'un homme soit de faire un journal, cet homme, s'il n'a pas une conception ascétique de sa mission, en viendra vite à n'être qu'un marchand de papier noirci, pour qui seul compte le chiffre de vente. Pourquoi chercherait-il à élever le niveau intellectuel de son lecteur, pourquoi

voudrait-il lui apprendre à juger sainement des événements, à penser sainement ? Toute éducation suppose un heurt initial, puisqu'il faut balayer un tas de préjugés fâcheux, d'habitudes profondément enracinées. Il est beaucoup plus tentant de « ne pas bousculer le pot de fleurs », c'est-à-dire de servir au lecteur à pleines louchées ce qu'il est accoutumé d'ingurgiter, en renchérissant sur les épices pour faire passer l'eau claire. On flatte donc l'instinct de paresse, abêtissant de plus en plus cette foule qui devient une masse, un magna inculte et frivole, dont les dieux sont les vedettes à gros cachets.

On façonne à loisir l'opinion de ce troupeau par une préparation savante. Au commandement, il est tour à tour farouchement chauvin ou béat d'admiration devant l'étranger, aujourd'hui sensiblard jusqu'à l'imbécillité, férocement sanguinaire demain, s'attendrissant sur le petit chat perdu dans l'arbre ou sur les malheurs de la Soraya de service, mais applaudissant en même temps à l'assassinat pour le bon motif d'une population entière... Telle est la caricature d'opinion publique que fabriquent les marchands de papier sale.

Et quand il s'agit de chauffer au rouge la matière dont on fait les soldats inconnus, elle est un peu là, la Presse au clairon, versant à ras bord l'héroïsme et le sang des autres !

★

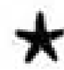
JETEZ donc un coup d'œil sur la page de droite.

Ecœurant, pas vrai ?

Vous pensez : quelle patience a-t-il fallu pour réunir un pareil bouquet de fleurs de niaiseries !

Il n'a fallu que quelques minutes. Ces insanités sont toutes écloses le MEME JOUR, un simple jour d'entre les jours, dans les cinq publications les représentatives de notre presse quotidienne ou hebdomadaire. Nous n'avons même pas pu tout mettre : il n'y avait plus de place.

Vous n'en avez pas assez, de tout ça, vous ?

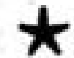


PEUT-ETRE les historiens de l'avenir — si toutefois il y a un avenir et des historiens dedans — désigneront-ils notre époque comme l'Age de la Peur. La peur domine ce siècle, imprègne nos consciences, fait de nous des morts en sursis.

Cette peur a une forme précise : celle d'un champignon de vapeur dont les lourdes volutes escaladent le ciel. Depuis le 18 août 1945, elle n'a cessé de croître immensément.

On prend d'ailleurs grand soin de ne pas la laisser refroidir. Elle ricane en permanence dans nos journaux et sur nos écrans, grand ou petits. Elle y fait bon ménage avec les seins des vedettes et les bisbilles conjugales des reines et des princesses du sang. Elle pimente d'un rien de désespoir la frénésie de jouir et de posséder que nous injectent les fabricants de bidules et leurs rabatteurs. Elle tient son rôle dans la grande entreprise d'abêtissement des masses à laquelle se voue l'artillerie lourde des moyens modernes de propagande ou, pour mieux dire, de viol des cerveaux.


Philip a gagné : Anne ira en pension
PIAF : C'est l'amour qui la tue
HELGA (22 ans)
« Je suis folle de Stirling Moss »
« Mais il aime sa femme »
La seule chose qui manquait à son bonheur
Marilyn veut adopter UN ENFANT
L'OMBRE SUR LE BONHEUR DE GRACE
B.B. au bord de la dépression :
La lune de miel avait fait oublier leur querelle...
...Mais maintenant MARGARET ET ELISABETH S'AFFRONTENT
Elizabeth a cédé !
Autour de Thérèse c'était la valse des amours
La vengeance du mari de la Callas
SI VOUS ÊTES DU CANCER
comme Soraya
La mort de L'ENVOUTEUSE
PIERRE JACCOUD ET MOI
Les grands crimes D'AMOUR
C'est elle-même qui le dit
B. B. : "Je deviens folle !..."
« Je ne veux plus qu'on m'appelle Mme Onassis. Maintenant, je suis libre », dit Tina
ENCORE UNE PREUVE D'AMOUR D'ELIZABETH
Anita Ekberg part en guerre contre LES SEINS
La lune de mie
le Prince in
femmes au ché
La princesse Paola de Belgique



HOROSCOPE et Brigitte Bardot, Margaret et l'éventreur de chaisières, le guérisseur-miracle et le dernier gigolo de notre grande chanteuse nymphomane nationale, Tour de France et fesses de Marilyn, dernière Citron et bombe au mercure, comment maigrir sans cesser de s'empiffrer, comment bronzer sans soleil, comment découper une femme en dix-huit morceaux et l'expédier en port dû... Le manège tourne, tourne, et toujours les mêmes vieux chevaux de bois passent et grimacent. Assez, assez !

Assez d'être traités en enfants arriérés ou en petits vieux vicieux. Assez de niaiserie, assez d'érotisme par procuration, assez de ragots de garçon coiffeur, assez de sadisme pour pantouflards, assez de snobisme pour gardeuses de vaches, assez de cancans d'alcôve pour crétins masturbateurs, assez, assez !

Secouons-nous, bon Dieu ! Crachons dans le strip-tease à la camomille, tirons sur la nappe et envoyons promener le brouet fadasse. Du jeune, cré nom ! Du vrai jeune ! Au diable les « nouvelles vagues » pour fils à papas, les « new-look » aussi éculés que ce qu'ils prétendent chasser !

Hara-Kiri ! Hara-Kiri !

Vivent les colporteurs, marquise, et vive leur joyeux bouquin !

Hara-Kiri ! Hara-Kiri !

Nous sommes les petits gars qui veulent leur place au soleil. Nous avons la dent longue et le coude pointu. NOUS NE SOMMES A PERSONNE ET PERSONNE NE NOUS A.

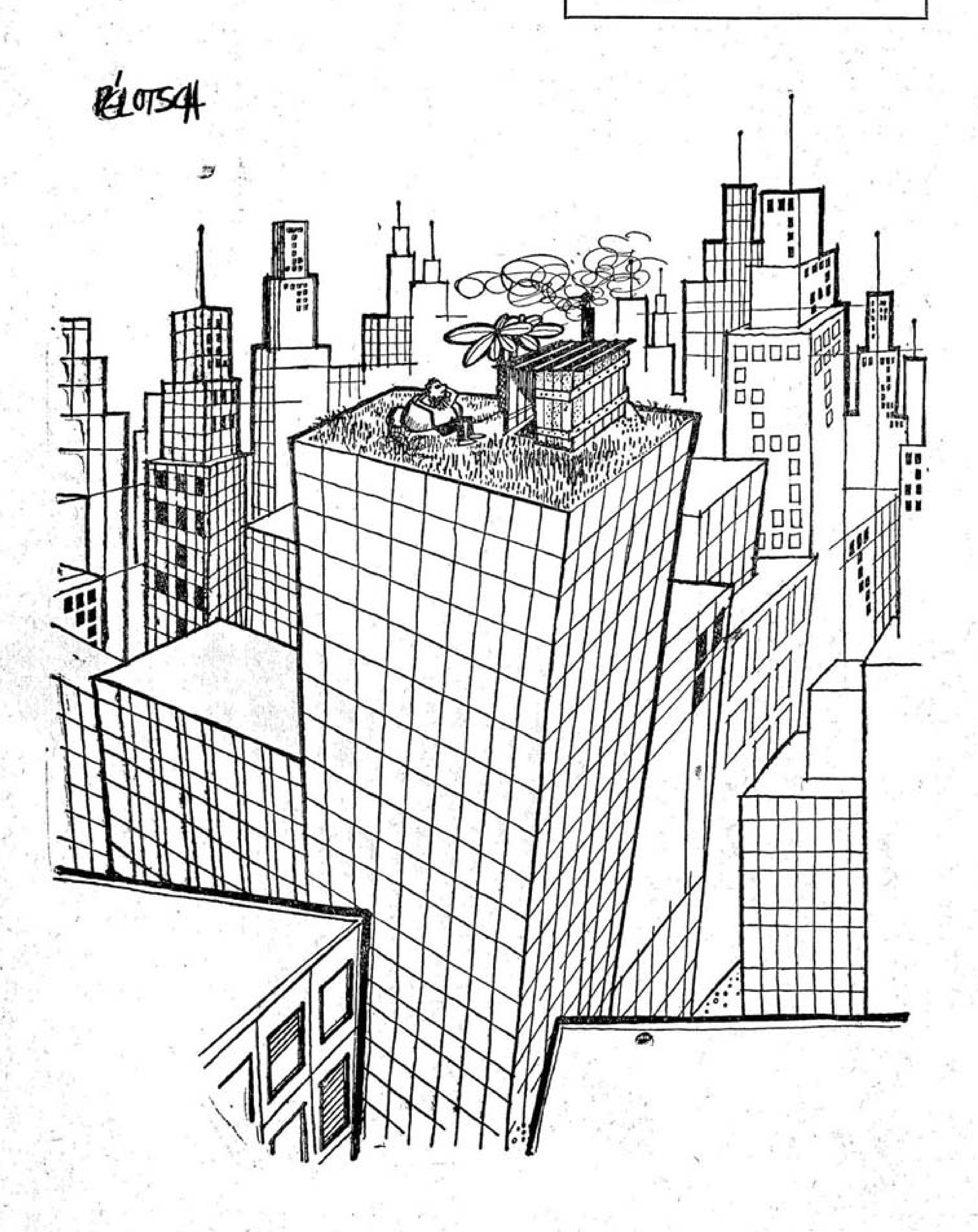
Vous qui en avez assez du frelaté, vous qui cherchez la fraîcheur, achetez notre Hara-Kiri. Vous nous en direz des nouvelles.

Et criez avec nous, un bon coup, ça fait du bien :

HARA-KIRI !
HARA-KIRI !



pélotsch



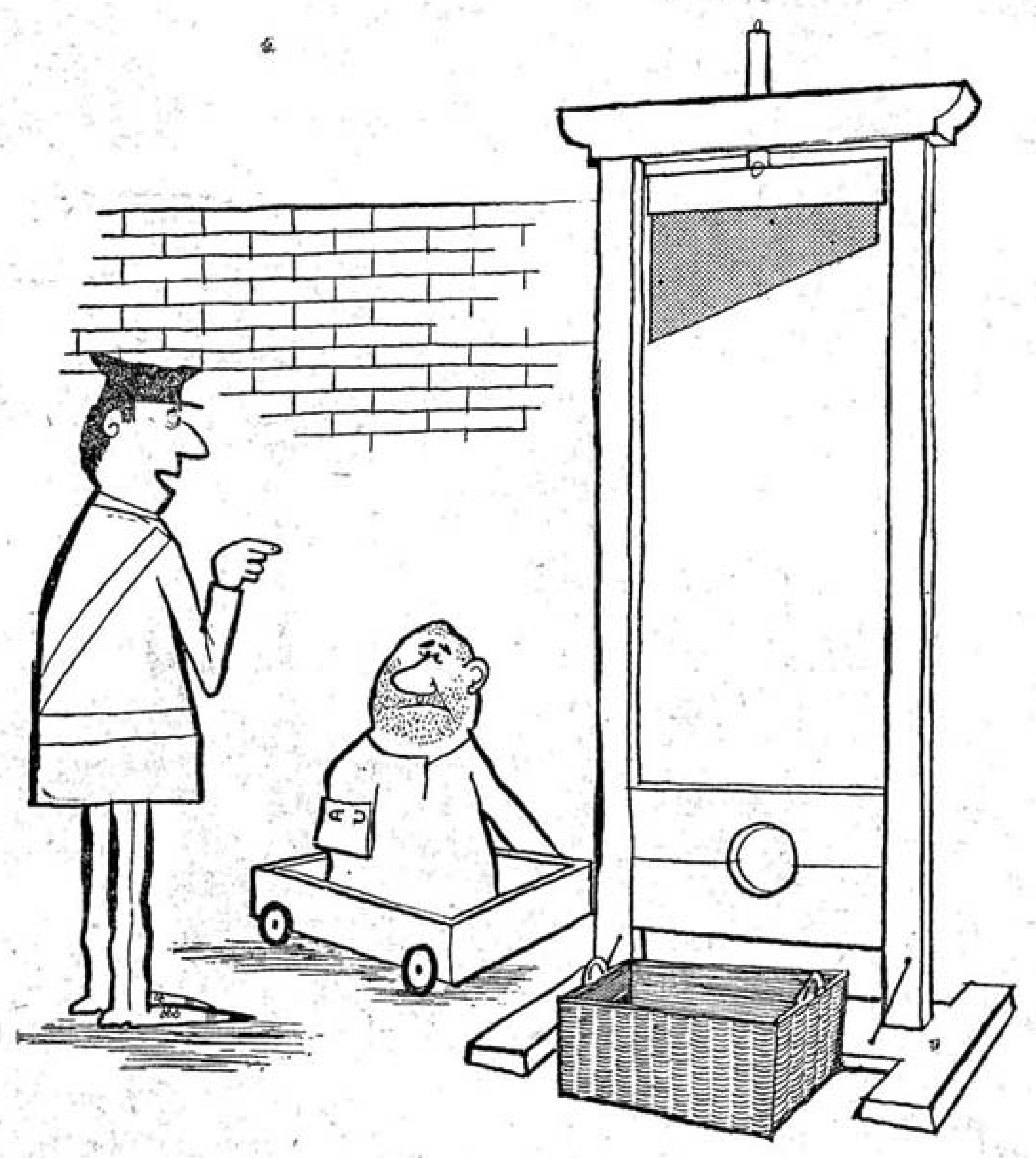
DIRECTION

BILAN

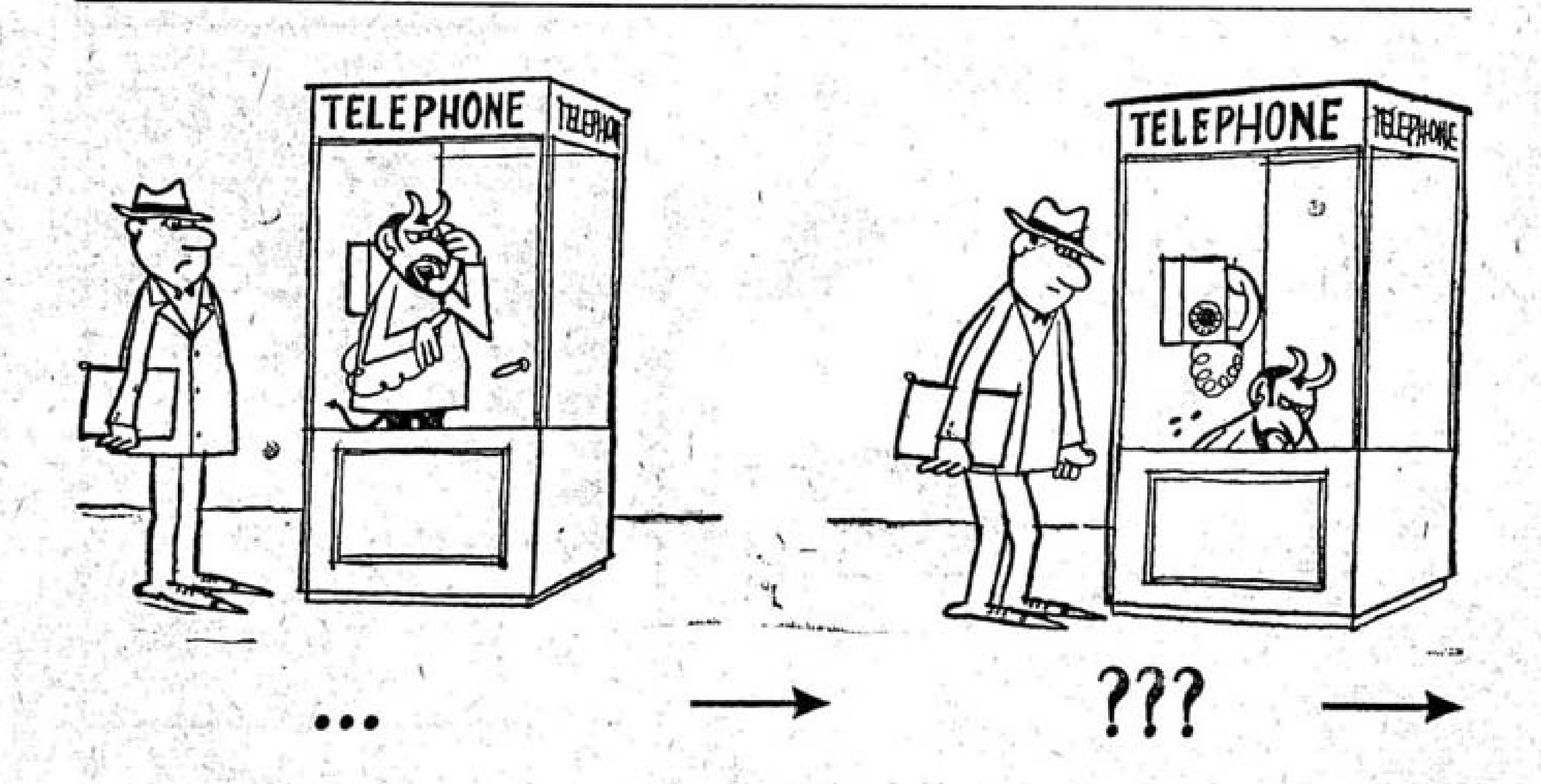
PÉLOTSCH

PÉLOTSCH

PELOTSCH



— C'est la première fois ?



← 1

PÉLOTSCH

2 →



→ !!!

Amis,

Vos lettres nous sont précieuses, votre avis nous est nécessaire. Ecrivez-nous ! Critiques et suggestions sont les bienvenues. Aidez-nous à faire de HARA-KIRI une revue pas comme les autres.

Et voilà pourquoi votre fille est muette

VOTRE article « Regards neufs sur les autodidactes » (1) m'a vivement intéressé. En complet accord avec cette proposition de Bénigno Cacérès: « Malgré les apparences et quelques très rares exceptions, le travailleur manuel est moins que jamais représenté dans la littérature française d'aujourd'hui », je m'inscris en faux contre les conclusions de votre article qui procèdent, me semble-t-il, des jugements de Bénigno Cacérès.

Non, ne croyez pas que « la race des ouvriers poètes soit éteinte ». En réalité, leurs créations dorment dans leurs tiroirs, faute de trouver un véhicule qui les porte à la connaissance du public. A part quoi, assurez-vous bien que tout homme qui se sent doué pour un mode supérieur d'activité reste avide

LETTRE OUVERTE
A "LIBERATION", par **Jean BRASIER**

d'y accéder, quand ce ne serait qu'en fonction de la dose moyenne d'orgueil impartie à tout être humain. Si cette référence à l'orgueil devait vous choquer, vous auriez motif de regretter votre citation d'Adam Billault, dont le poème garde bien quelques résonnances hautaines.

Autodidacte, écrivain, poète, en même temps que salarié des plus modestes, j'ai eu le temps et de bonnes raisons de débattre le problème.

Ne m'opposez pas, je vous prie, que l'implication d'un individu dans une question d'ordre général ne le qualifie pas nécessairement pour en connaître ; je n'ai pas attendu pour savoir que l'avis du malade relativement à sa maladie et celui du soldat (dût-il se faire tuer) sur les opérations stratégiques ne sont que rarement assez sereins pour être pertinents. Mais sur le point qui nous occupe, le cas du travailleur écrivain diffère ; sa prise de conscience est plus nette, mieux fondée la motivation de ses conceptions, en dépit de sa subjectivité. Je ne vous ferai pas l'injure d'un développement.

Non, l'effacement du travailleur écrivain — effacement dont vous concluez avec quelque légèreté de l'extinction de sa race — ne résulte pas de son fait.

Je lui vois d'autres causes : en premier lieu, la multiplication des ambitions littéraires dans tous les milieux, laquelle entraîne une multiplication correspondante des difficultés inhérentes au manque de fortune et de relations, qui font obstacle à toutes les entreprises à caractère âprement compétitif. Il y a encore le divorce entre les élites et le public, qui fait que

---

(1) *Libération* du 27 juin 1960.

les premières usent d'une langue presque étrangère pour le second, en attendant que bientôt la réciproque devienne vraie. Et je crains que ce divorce ne sévisse pas au moindre degré dans les sphères progressistes.

Venu à bout — au prix des quels efforts ! — de franchir quelques portes, l'autodidacte se sent dépaysé pour n'être pas une bête de Sorbonne. Il se voit continuellement invité, avec une bienveillante condescendance, à une impossible initiation qui exigerait le temps de plusieurs vies ; ce qu'il a lu et appris compte pour rien au prix de ce qu'il aurait dû apprendre et lire.

On lui impose un tas de conditions préalables à toute prise en considération de ses mérites, en lui laissant entendre que, dès qu'il les aura remplies, on saluera sa maîtrise.

— Comment ! lui dit-on. Vous ne connaissez pas tel ouvrage ? Un homme comme vous ! Vous devez absolument le connaître.

Le travailleur autodidacte hoche la tête et répond in petto :

— La nécessité en est-elle si impérieuse ? Tel qui aurait profit à connaître les miens, d'ouvrages, les ignore et vit et pense cependant.

Messieurs des élites devraient s'arrêter un instant à cette notion : Dickens a trouvé le moyen d'être Dickens dans une complète ignorance de Valéry, de Sartre et d'Aldous Huxley, pour ne nommer qu'eux.

Il est vrai qu'on pourra en tirer cette conséquence que l'ignorance dans laquelle restera le public des œuvres des écrivains autodidactes n'empêchera pas, comme dit Prévert, les fromages de se faire et la terre de tourner. Après tout, on se passe très bien d'eux — de nous.

Seulement, qu'on ne se méprenne pas : si leurs œuvres ne viennent pas au jour, ce ne sont pas eux qui ne le veulent pas. Au contraire.

Jadis, les maisons de couture recrutaient leurs mannequins parmi les filles du peuple. Celles-ci abandonnent ou abandonneront le métier, maintenant que les filles de la bourgeoisie ne pensent plus déchoir en l'exerçant et, naturellement, en l'exerçant par priorité. Mais, victimes de cette priorité, dira-t-on que les filles d'ouvriers le boudent volontairement ?

Une hirondelle ne fait pas le printemps et le fait que je sois salarié et écrivain ne démontre pas l'existence des travailleurs écrivains, encore que je soupçonne n'être pas une sublime exception. Seulement, j'invoque François Cavanna, rédacteur en chef de la revue qui m'accueille, ex-ouvrier et écrivain. (1) *Dès lors, en voici déjà deux dans un mouchoir de poche. Les autres ? On ne les trouvera qu'à condition de les chercher.*

Cette quête, je l'ai proposée à l'excellent Maurice Delarue, le Secrétaire Général de Travail et Culture. Depuis dix ans que je m'emploie à le convaincre, mon éloquence n'en est pas encore venue à bout. Delarue consacre une anxieuse tendresse à dispenser la Culture au Travail sans tenir très grand compte que ce milieu du travail n'a pas seulement beaucoup à recevoir mais encore un peu à donner. Et s'il ne repousse pas complètement l'idée de l'écrivain autodidacte et salarié, Delarue se tient au moins sur une prudente réserve. J'ai encore soumis mes plans et projets à François Monod, des Editeurs Français Réunis. Lui non plus n'y croit guère.

(1) Pardon ! J'ai mon certificat d'études, moi (*L'intéressé*).

En général, l'attitude des intellectuels progressistes à l'égard des travailleurs autodidactes ressemble à celle, désolée, des malheureux parents d'une progéniture « demeurée » chez laquelle ils s'émerveillent de surprendre de loin en loin une lueur de compréhension.

Que Bénigno Cacérès, que « les Cinq » de Libération *cessent de soupirer sur la prétendue défection des écrivains autodidactes. En vérité, ils existent — nous existons. Mais nous ne disposons d'aucun moyen de le faire savoir ; le micro demeure hors de notre portée.*

Pour vous en faire part, aurais-je, si je n'avais pas disposé de cette tribune, adressé à Libération *une lettre fermée au lieu d'une lettre ouverte, je n'y aurais probablement pas reçu de réponse. Tel est l'enseignement que je retire pour avoir, sur bien des sujets, souvent écrit à divers journaux dont, bien entendu,* Libération, *de la même encre et toujours en pure perte.*

Faire recevoir un manuscrit ne présente pas moins de difficultés, dans une situation médiocre que le manque, en raison d'occupations alimentaires, de temps pour accomplir de nécessaires démarches grève encore d'une lourde hypothèque.

Alors, certes, on peut affirmer, sans risque d'erreur, qu'on ne publie plus guère d'écrivains autodidactes. Mais lorsque Bénigno Cacérès en déduit qu'il n'y en a pas davantage, il commet une confusion, confusion qui consiste à tenir pour muets ceux que les contingences baillonnent.

M'inscrivant en faux contre cette opinion de Bénigno Cacérès que vous faites vôtre, me semble-t-il, à Libération, *je sais où le bât me blesse. Je n'énonce qu'une pétition de principe ; des écrivains autodidactes inconnus, je ne saurais, à l'appui de ma thèse, en citer beaucoup et pour cause, alors que le fait patent subsiste : leur production connue reste mince.*

Mais je soutiendrai mon point de vue par une analogie. Les bourses de voyage Zellidja favorisent de nombreux lycéens, ravis de voir du pays grâce à elles. Les jeunes apprentis n'ayant pas de part à cette distribution, doit-on en déduire qu'ils ne montrent que peu de goût pour les voyages ? Je pense que poser la question équivaut à donner la réponse.

La carence des écrivains d'origine populaire, Cacérès l'attribue donc « au progrès lui-même qui, en spécialisant l'industrie, enlève à l'ouvrier le sentiment de l'objet fabriqué, du goût à l'ouvrage, à quoi s'apparente le travail littéraire, l'un des rares à ne pouvoir être affecté par la mécanisation. »

Ces raisons et de nombreuses autres étoffent un docte ouvrage. « Le Seuil » l'a édité. Je ne proposerai par au « Seuil » l'ouvrage contradictoire.

Mais cette brillante explication par Bénigno Cacérès d'un silence qu'il déplore me fait irrésistiblement penser à Sganarelle dans « Le médecin malgré lui » et à son savant discours qu'il couronne par cette magistrale conclusion :

— Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Ne mettant pas un seul instant en doute la parfaite bonne foi de Bénigno Cacérès, lorsqu'il porte ce qu'il appelle des « Regards neufs sur les autodidactes », je le féliciterai de ce que ses regards soient neufs. Mais j'aurais attaché davantage de prix à leur clairvoyance qu'à leur nouveauté.

Jean Brasier

VICQ

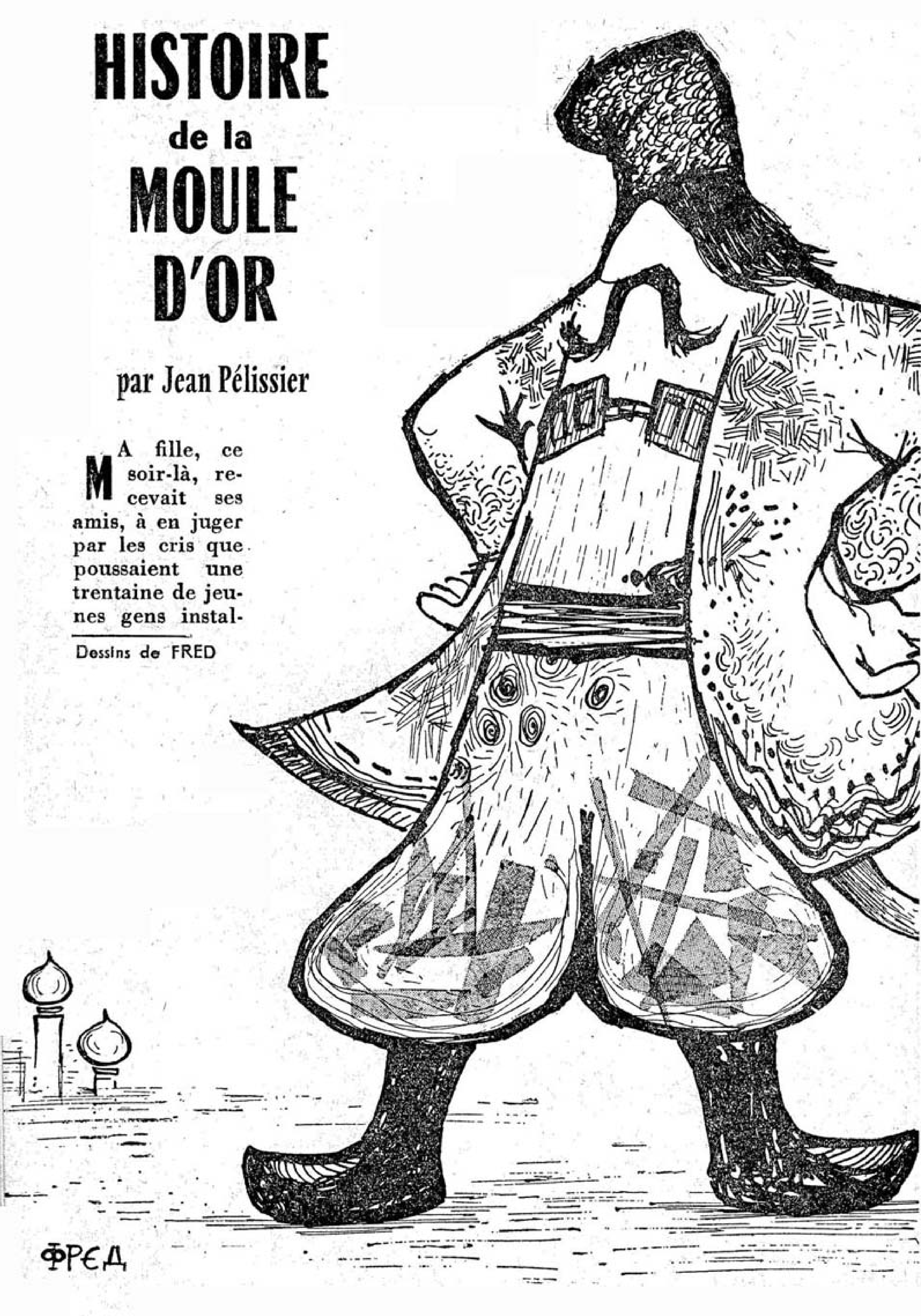
AVEUGLE

VICQ



HISTOIRE de la MOULE D'OR

par Jean Pélissier



MA fille, ce soir-là, recevait ses amis, à en juger par les cris que poussaient une trentaine de jeunes gens instal-

Dessins de FRED

lés sur la terrasse. Ils brandissaient toutes sortes d'armes enlevées aux panoplies de l'entrée. Il y avait même un grand idiot qui dansait une espèce de rock dans l'armure du regretté comte de Grasse, quatorze cent et quelque chose. Anne se précipita vers moi :

— C'est la danse des Mameluks, dit-elle.

— Ah !

Un blond plein de moustaches fit taire tout le monde et, sur un disque de Brahms, exécuta une danse russe avec ses deux sabres, assez amusante.

— C'est le prince Ramenoff, m'apprit Anne.

— Ah ?

Ce jeune homme avait un comportement étrange. Il semblait doué d'une intelligence vive ; ses yeux étaient d'un bleu si clair que l'on songeait à un beige gris, couleur cerveau. J'avais connu son père ; c'était un bon seigneur qui avait employé toutes les ressources de son énergie à conserver durant sa longue vie un accent russe considérable, lequel, validé par son titre, lui avait rapporté un mariage avec miss Douglas, mondialement connue vers 1925 pour ses milliards et ses chapeaux. Il avait été fort négligé par la société jusqu'au jour où ce mariage permit de le chiffrer ; dès lors, tout changea.

— Il vaut tant... chuchotait-on. On ajoutait, petite perfidie jalousement respectueuse :

— ...par sa femme, bien entendu.

Un humain au-dessus du commun constitue une offense intolérable. La société a besoin d'être rassurée par la médiocrité. Celle de sa femme laissait dormir tout le monde sur les deux oreilles. La miss avait fait, de son mari, je ne sais trop quoi, car je ne l'avais plus jamais revu.

— Il est mort, me répondit Alexandre Ramenoff, en se frottant avec distinction les ongles au revers de son veston.

— Bah ?

— Bah ! confirma-t-il, souriant d'un air vague.

Ce jeune homme, qui avait eut le bon goût d'assimiler les chromosomes de sa mère en ce qui concerne le physique, avait sans doute trié ceux de son père quant à la grandeur d'âme. Nous avions, j'en suis sûr, la même douleur grande : la mienne était compréhensible, c'était un morceau d'époque qui me claquait dans les doigts. Pour lui, j'y voyais l'influence déprimante de son hérédité, accoutumé qu'il était à briller dans une société qui ne voyait en lui qu'un petit dépravé milliardaire, champion de tennis et beau garçon, alors que son fond n'avait rien à voir avec tout cela.

Il avait, comme tous ces malheureux exilés, transmué son mépris de caste doux et condescendant pour la masse en cet autre d'autant plus féroce qu'il convoite la richesse et emprunte les voies de l'arrivisme.

Ses aïeux offraient leur mépris avec un sourire qui soulageait ; lui, n'ayant rien à offrir que l'argent et l'esprit, tenait à fustiger ses contemporains. C'était sa dernière ressource. Sa race morte, et bien morte, il lui fallait inventer une autre manière de vivre. Tous les moyens sont bons lorsque l'on naît Ramenoff.

Ces deux « bah », de lui à moi, valaient toutes les condoléances. Cet Alexandre avait encore la saine conception du « Le roi est mort, vive le roi! »

— Alexandre, nous voulons un conte ! cria Anne en battant des mains.

— Zétait pendant la guerre de zentans, commença notre ami d'une voix d'ivrogne. Il était zur zon zeval...

— Non, non ! cria l'assistance. Quelque chose de RRRousse !

— Eh bien, dit Alexandre, voici.

Il s'étendit sur une chaise longue, alluma une cigarette et commença :

— Un mien grand-parent, Prince de Moscou sous Gengis-Khan, avait un tel don pour la cuisine qu'il fit périr la plus grande partie de ses ennemis de crises de foie retentissantes. Le reste survécut, car Vichy n'existait pas. Lorsqu'il vint payer sa cotisation au Club Gengis, le Maître lui dit :

— Mon cher, vos pauvres fafiots ne m'avancent pas à grand chose, car si j'avais besoin d'argent, j'irais le chercher chez vous.

— Vous ne manquez pas de sens, camarade Gengis, lui répondit mon ancètre, mais que puis-je faire pour vous ? J'ai déjà pressuré les paysans, dépucelé toutes les vierges, écartelé tous les orthodoxes.

— Je voudrais, dit Gengis, que vous me fassiez à dîner.

« C'était dit sur un ton suppliant, mais ferme. Le prince réfléchit longuement.

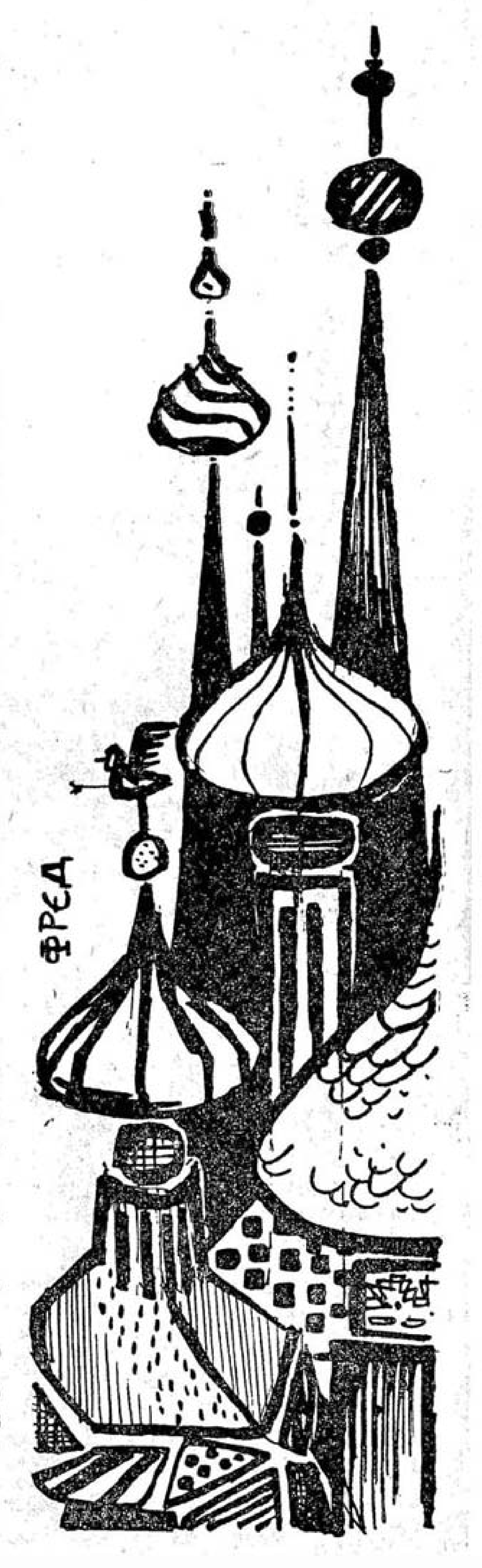
— Soit, dit-il. Je ne vous ferai qu'un plat, pour vous épargner. Mais, à titre de revanche, je vous demanderai de me faire goûter de quelque chose que je ne connais pas.

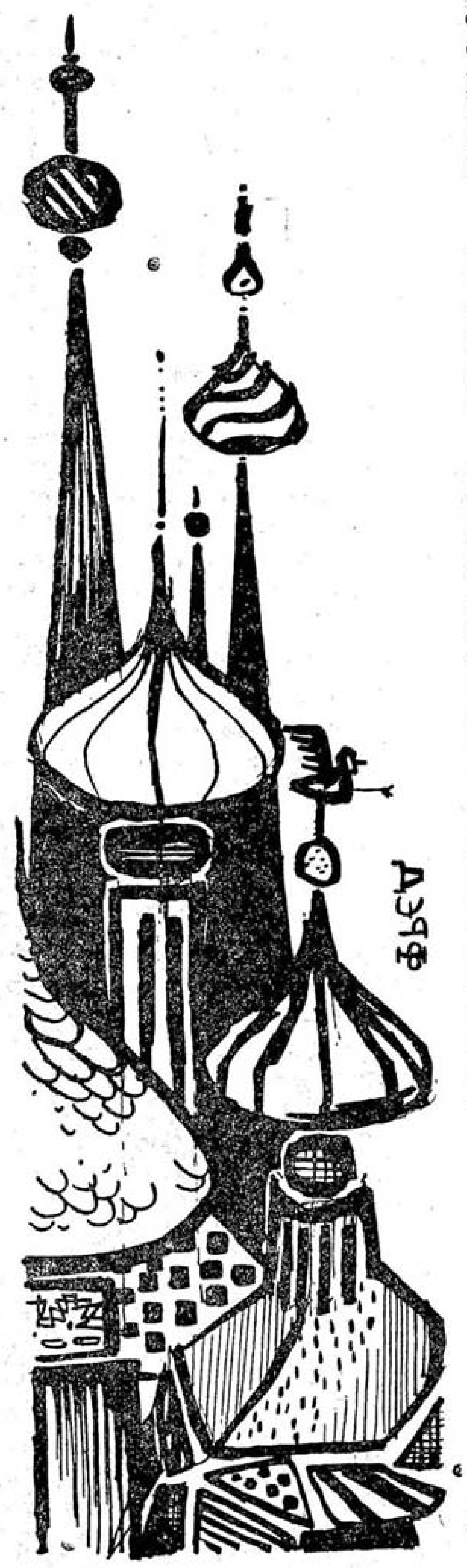
— J'ai ce qu'il vous faut ! répondit Gengis d'un air triomphant.

— Ah, ah, fit mon grand oncle, provoquant.

— Vous verrez.

« Le prince consulta ses ministres, ses attachés, ses généraux, ses marmitons, ses





courriers et la princesse sa femme, et il opta, naturellement, contre tous les avis, pour un cassoulet à la Périgourdine que lui avait enseigné un vieux moine qu'il fit saint depuis pour la gloire de toutes les Russies.

« Mille chevaux transportèrent les haricots. Trois mille esclaves étaient chargés de les trier : le premier mille pour la couleur, qui devait être du blanc le plus pur ; le second pour l'aspect, la moindre rugosité étant éliminée; le troisième pour la consistance : ni trop sec ni trop tendre.

« On fit venir l'eau devant servir à la cuisson d'une source située à deux mille kilomètres de l'endroit, pour sa rigoureuse teneur en calcaire de quatre pour cent. Au dernier moment, mon ancêtre préféra se servir de cette eau pour les égoutter, car, pour la première cuisson, il avait finalement préféré une eau à cinq pour cent de calcaire. Il en fit donc chercher et eut la chance d'en trouver à pas plus de cinq cents kilomètres de là.

« La question du mouton était évidemment la plus importante. Mais comme il avait dès longtemps prévu ce plat pour sa propre délectation, il avait pris la précaution de faire élever une multitude de moutons de manières différentes, de nourritures variées, d'âges échelonnés, afin d'avoir un choix convenable. Il y avait même, parmi ces troupeaux, un mouton à cinq pattes dont mon aïeul comptait faire une décoration.

« Pour Gengis, son esprit de sacrifice n'atteignant pas de limites, il les fit tous abattre afin de choisir avec plus de discernement. L'affaire du mouton réglée, il tint conseil au sujet de l'aïl. Vos aulx de France n'ont rien à voir avec les exigences de Dimitri : il lui fallait un aïl ayant intensément le divin goût de l'aïl, mais qui permette à Gengis de roter des senteurs de rose.

« Il lui fallait des cous de canards farçis. Le nombre de canards sacrifiés dut se chiffrer en années-lumière. Je passerai sur l'extraordinaire raffinement de la farce ; je me suis laissé dire que toutes les mauvaises langues de Kiev furent coupées en vue de sa préparation et qu'il y en eut un tel excès qu'il put en confectionner, en supplément, des pâtés monstrueux pour tous les princes de l'Europe.

« En grande pompe, un soir de pleine lune, comme il se doit, le saucisson vit le jour. La garde d'honneur présenta les armes à sa sortie de marmite. Le jour J. approchait. Les matières premières étaient prêtes. Mon ancêtre officia : l'armée, la noblesse et le clergé, immobiles et recueillis, assistaient au grand œuvre.

« Aucun souffle, sauf celui du cassoulet mijotant dans un vaisseau d'or en forme de casserole de cuisine que les meilleurs orfèvres du royaume avaient martelé au son des psaumes. Le bouillon que Dimitri y ajouta fit frémir les narines de cinq mille cavaliers. La sauce tomate était si pure, si belle de matière et de couleur, que douze peintres présents en firent la couleur dominante de leurs icones. Vous avez des verts Céladon, des violets lie de vin ; nous, en Russie, nous avons le rouge tomate Dimitri. Le grand désespoir de Lénine restera de n'avoir pu l'employer pour son drapeau, cela eût senti trop son ci-devant.

« Gengis Khan parut. Le mijoté avait atteint son apogée de perfection.

— Pour le gratiné, Monseigneur, dit mon ancêtre, il vous faudra attendre.

« Trois cent quatre vingt neuf sortes de persils mélangées à la mie de quatorze pains pétris de froments différents furent soupoudrées au-dessus de la marmite, laquelle, introduite dans un four gothique, disparut.

« Gengis Khan attendait. N'eût été la magie de l'odeur ambiante, il aurait massacré mon ancêtre pour n'être pas prêt. Enfin, les lourdes portes de bronze sculpté s'ouvrirent. La marmite apparut. Cent mille guerriers poussèrent un « Ah » de surprise et d'envie. Dimitri avait, au creux de l estomac, cette petite angoisse que tous les grands cuisiniers connaissent bien.

« Gengis, estimant indigne de Sa grandeur d'exprimer le moindre sentiment, resta impassible. Quand il eut pris trois bouchées, il comprit que la Russie était éternelle. Il avala les cinquante quatre kilos de cassoulet et en laissa une demi-livre à mon aïeul, lequel proféra avec modestie :

— Vous voyez !

— Je tiendrai ma promesse, dit le Khan, emphatique et repu. Je vous fais cadeau de la Moule d'Or.

— La Moule d'Or ? dit le prince, titubant d'incrédulité.

— La Moule d'Or.

— La Moule d'Or !

« Vingt princes vassaux durent le soutenir pour le ramener dans son cantonnement.

« Le lendemain, à l'aurore, une multitude d'esclaves portant un immense arbre de corail rouge se tenait devant sa porte. Le prince y vit briller dans toute sa splendeur ce prodigieux mollusque que le Khan avait fait traquer par un million d'explorateurs. Sept cent mille étaient morts de fatigue, deux cent mille s'étaient réfugiés aux assurances sociales dans un état lamentable et cent mille en avaient fabriqué de fausses pour être tranquilles à bon compte : ceux-là périrent empalés.

« La moule, finalement, avait été découverte par hasard sur une plage par un petit berger qui venait s'y baigner. Il fut fait gouverneur d'une belle province. Ce coquillage étrange, dont vous connaissez en France les sous-produits sous le nom de dattes de mer, se fait une tanière en perçant les rochers les plus durs. C'est pourquoi il est interdit de le pêcher car les côtes s'effondreraient et le pays perdrait de sa superficie.

« La reine millénaire de ces mollusques, celle-là même que Gengis venait d'offrir à Dimitri, était à l'extérieur d'or pur, cloisonnée de rubis à l'intérieur. On disait que celui qui la mangerait deviendrait immortel.

« Le prince, éperdu de reconnaissance, fit placer l'animal dans un aquarium somptueux. Des esclaves, à longueur de journée, soufflèrent dans le liquide pour lui fournir l'oxygène nécessaire. Arrivé à Moscou, il fit expédier le coquillage dans un home de calcaire conçu spécialement pour lui, en plein milieu du Dienepère.

— Vous voulez dire sans doute du Dniepr ? interrompit un jeune Russe présent.

Le prince le toisa et laissa tomber ces mots :

— Monsieur, la prononciation *Dnienepère* est un privilège exclusif de ma famille. Il date de l'impératrice Olga Première et peut se comparer au droit qu'ont certains nobles français d'entrer à cheval à l'église. Je continue.

« Donc, la datte d'or, avec l'émeraude de Gengis Khan, fut installée au beau milieu du Dnienepère. Malheureusement, le prince fut assassiné par son fils, son fils par son beau-frère et, enfin, le beau-frère par un vague neveu plus ou moins adultérin. Cette légère perturbation dans notre ascendance nous laissa, par le prince Mitia, les derniers possesseurs du nom. La gourmandise de Mitia était à tel point outrée que, sur la roche de la Moule, il fit édifier une grande ville. Elle matérialisait le symbole d'avoir ses assises sur la chose la plus rare et la plus délectable du monde.

« Sautons quelques générations. Ne voilà-t-il pas que mon propre père, blasé des belons et des marennes de chez Prunier, s'avisa d'aller chercher la Moule d'Or pour, disait-il, une bonne fois la manger.

« L'ennui était que la dynastie des Staline, alors régnante, n'avait qu'un rapport assez lointain avec celle de mon père. Il fit pourtant des efforts éminents pour trouver des liens de parenté. Tout ce qu'il dénicha, c'est qu'ils avaient sans doute été frères à l'époque de Caïn et d'Abel. Mais, les archives étant vraisemblablement détruites, il ne crut pas devoir insister.

« Mon père, alors, nullement découragé, se fit inscrire sous le nom fallacieux de Népomucène à un Congrès de la Paix. Bon début. Il passa le Rideau de Fer. Il fut d'abord suspecté, car l'on trouva dans ses bagages une partition du *Beau Danube Bleu* pour ocarina, musique outrageusement réactionnaire qui ne manqua pas de lui attirer des histoires. L'astuce de de mon père n'ayant pas d'égale, il apprit à un chef de délégation se nommant Molinier que les Molinier de Lacan portaient d'argent à deux colombes affrontées de gueules. En dépit des gueules, ledit Molinier se sentit tout à fait Lacan (comme disent ces gens-là) et ne manqua pas de s'en montrer très flatté. Mon père renia Strauss, reconnut qu'il était vendu au parti de la guerre et aux capitalistes. Il fut admis.

« Le plus gros était fait. Restait à s'occuper du Dienepère. Le Congrès achevé, il imagina, sous l'égide de l'organisation « Progrès et Colombes »,

de faire un reportage sur les usines modèles de pinces à linge de Moyenne Crimée. Comme il parlait russe comme un Russe, ce qui s'explique pour peu qu'on veuille bien y réfléchir, il sema douze de ses quatorze espions, trucida le treizième (quelle idée de porter un tel numéro !) et saoûla le quatorzième, puis se fit embaucher dans une usine de tuyauteries à proximité de la Moule d'Or.

« Notre famille possède — hélas — un don merveilleux. La fée Natacha accorda à l'un de mes ancêtres la faculté d'avoir toujours les chaussures propres, lui et sa descendance, quelles que soient les circonstances qu'ils traversent.

« En tant qu'ouvrier, il fut immédiatement suspecté. Même dans les conditions les plus délirantes d'optimisme, la collaboration entre une paire de chaussures et le cirage de la coopérative de l'usine n'eût pu parvenir à un résultat aussi éblouissant. Il dut donc fuir. Son signalement traîna dans les poches de tous les miliciens : nez moyen, front moyen, cheveux châtains, yeux marrons, signe particulier : chaussures toujours reluisantes. En Russie, il ne pouvait aller loin avec une pareille tare.

« Entre temps, la guerre s'était déclarée. Les Allemands arrivèrent aussi vite que mon père partait. Aussi se sont-ils rejoints en un point x facilement calculable. Le général nazi local vit immédiatement le parti qu'il pouvait tirer d'un Ramenoff. Il l'invita à faire un superbe dîner de saucisses de doryphore qu'il avait apportées dans sa cantine et de tout ce qu'il avait trouvé sur place, c'est-à-dire rien.

« Mon père fut attendri. Le général Von... lui fit signer une multitude d'avis à la population. Il signa, à la condition qu'il aurait pour lui tout seul la ville de la Moule.

« Cette Venise ukrainienne n'avait qu'un intérêt stratégique secondaire. En conséquence, le général la lui accorda.

« Lorsqu'il y arriva, il fit exterminer avec soin la délégation de la population qui venait lui rendre hommage, disant qu'il était de bon ton qu'un peu de peuple fût sacrifié pour solenniser des circonstances aussi historiques.

« Sur ces sages paroles, à l'aide de deux divisions de l'Organisation Todt, bien connue pour la qualité de ses explosifs, il rasa des quartiers qui le gênaient et parvint au sanctuaire de la Moule d'Or.

« Devant le peuple prosterné et les S.S. au garde-à-vous, mon père prit la datte, l'ouvrit, en décolla les chairs, l'avala et tomba raide mort.

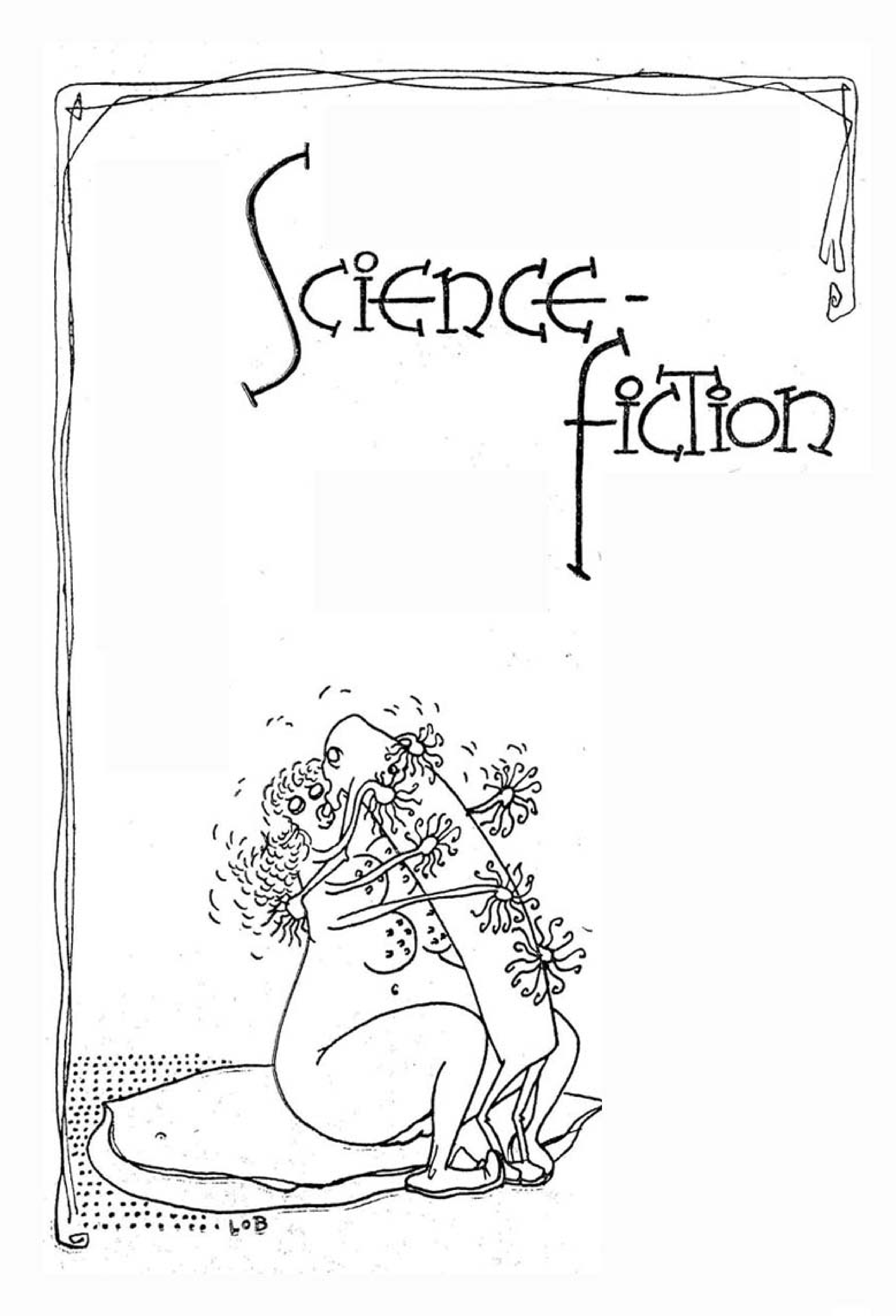
« Elle n'était pas fraîche.

Le récit était fini, semblait-il. Alexandre me regardait, une mèche blonde sur l'œil.

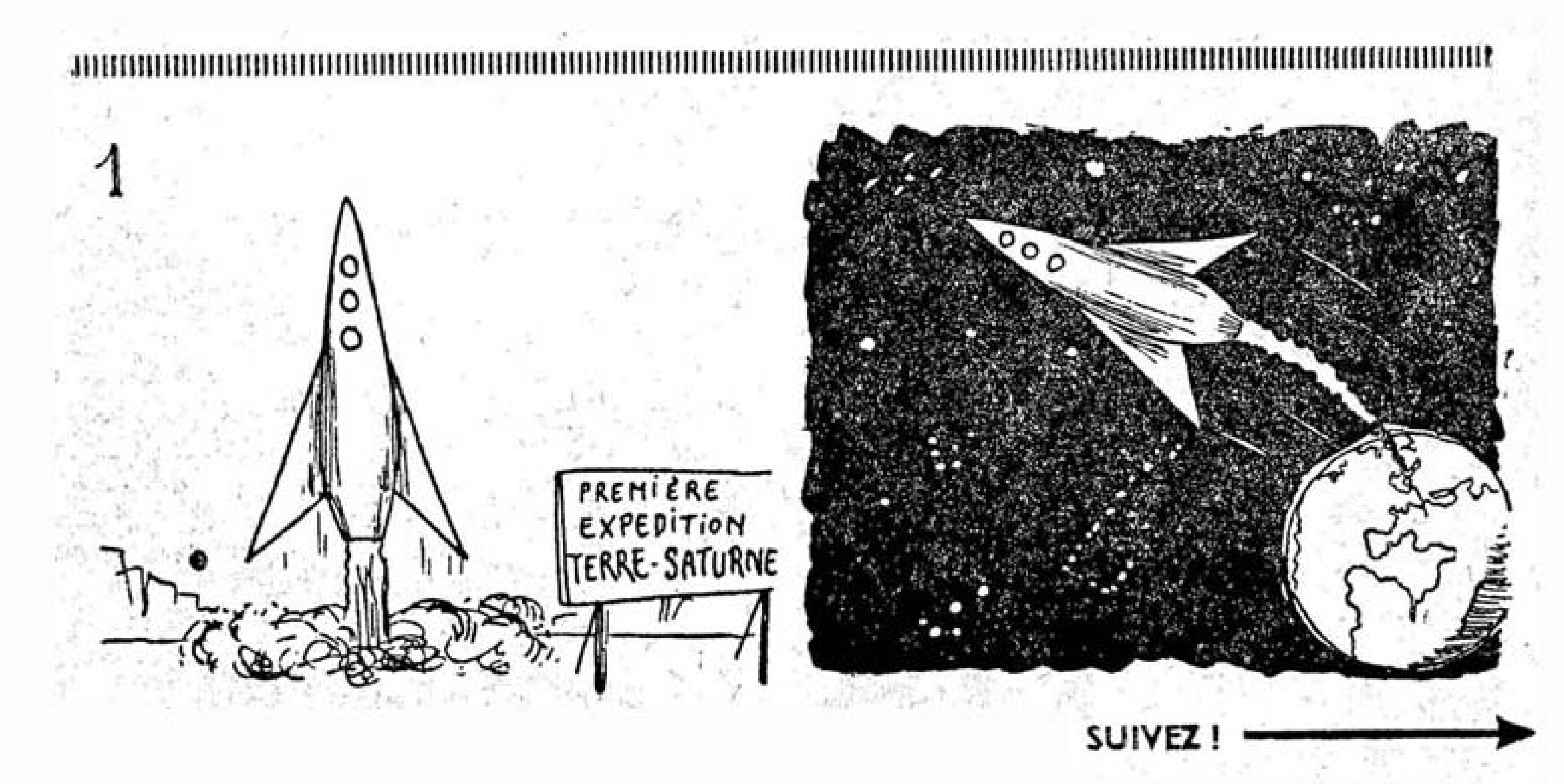
— Qu'en pensez-vous ? me dit-il.

— Bah ! répondis-je.




Science-
fiction
LOB

LOB



L'AUTRE PLANÉTAIRE

L'AUTRE Planétaire s'arrêta devant une affiche qui vantait les mérites d'une armoire à conserver le froid. Mais comme une femelle publicitaire y trônait en montrant abondamment les genoux, l'Autre Planétaire tua le dessinateur de l'affiche publicitaire et celui qui avait donné l'ordre de la faire placarder.

Car il n'était pas sain que les passants mâles fussent excités aux tripes dans le simple but de venir acheter l'armoire frigorifique.

L'Autre Planétaire vit encore une autre femelle publicitaire qui, sur l'écran d'un cinéma, râlait comme une truie en rut qu'il fallait acheter le parfum « Bunch ».

Et l'Autre Planétaire tua le metteur en scène du film et celui qui avait ordonné de le faire passer dans les cinémas.

Car cela non plus n'était pas sain.

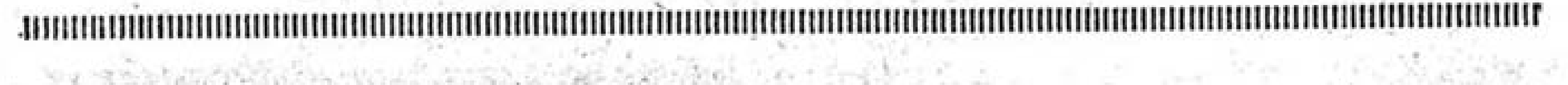
Et l'Autre Planétaire entendit que l'on se plaignait des trop nombreux accidents d'automobiles.

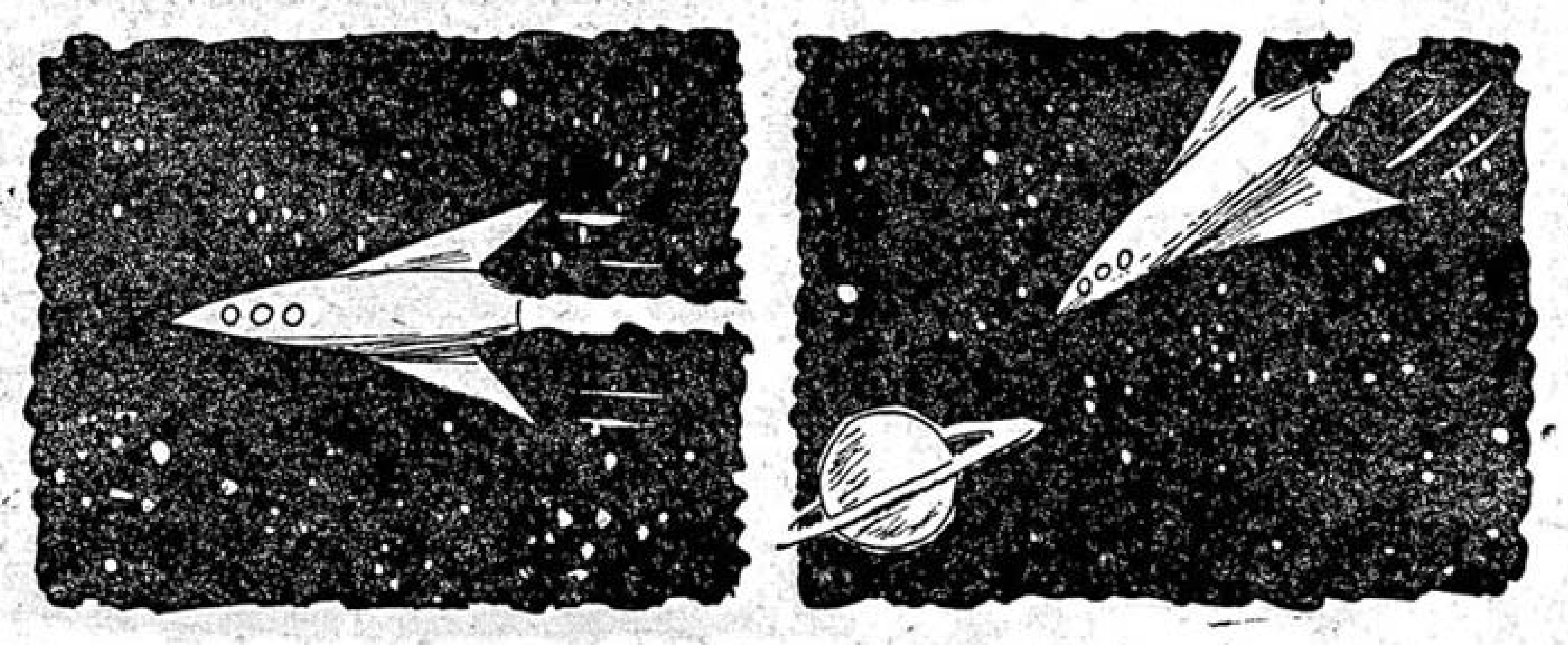
Alors, l'Autre Planétaire tua ceux qui fabriquaient des modèles de voitures trop rapides et qui affirmaient que la vitesse ne tue pas. Il les tua tous, car il savait, lui, que la vitesse tue.

Il tua encore ceux qui détruisaient la nourriture des hommes tandis que d'autres hommes mouraient de faim. Ceux qui détruisaient cette nourriture eurent le temps de crier que trop manger faisait baisser les cours de la Bourse. Mais l'Autre Planétaire n'accepta pas leurs arguments.

Et l'Autre Planétaire tua encore ceux qui, mourant de faim, laissaient singes et vaches sacrés manger la nourriture des hommes. Les adorateurs de bêtes protestèrent que la religion leur faisait un devoir de respecter les singes, les vaches, les chats, les chevaux, les ibis, car leurs ancêtres avaient prouvé une fois pour toutes que ces bêtes étaient agréables à la Divinité et ils étaient sûrs que leurs ancêtres avaient raison.

→





SUIVEZ, SUIVEZ ! →

1

2

3

4

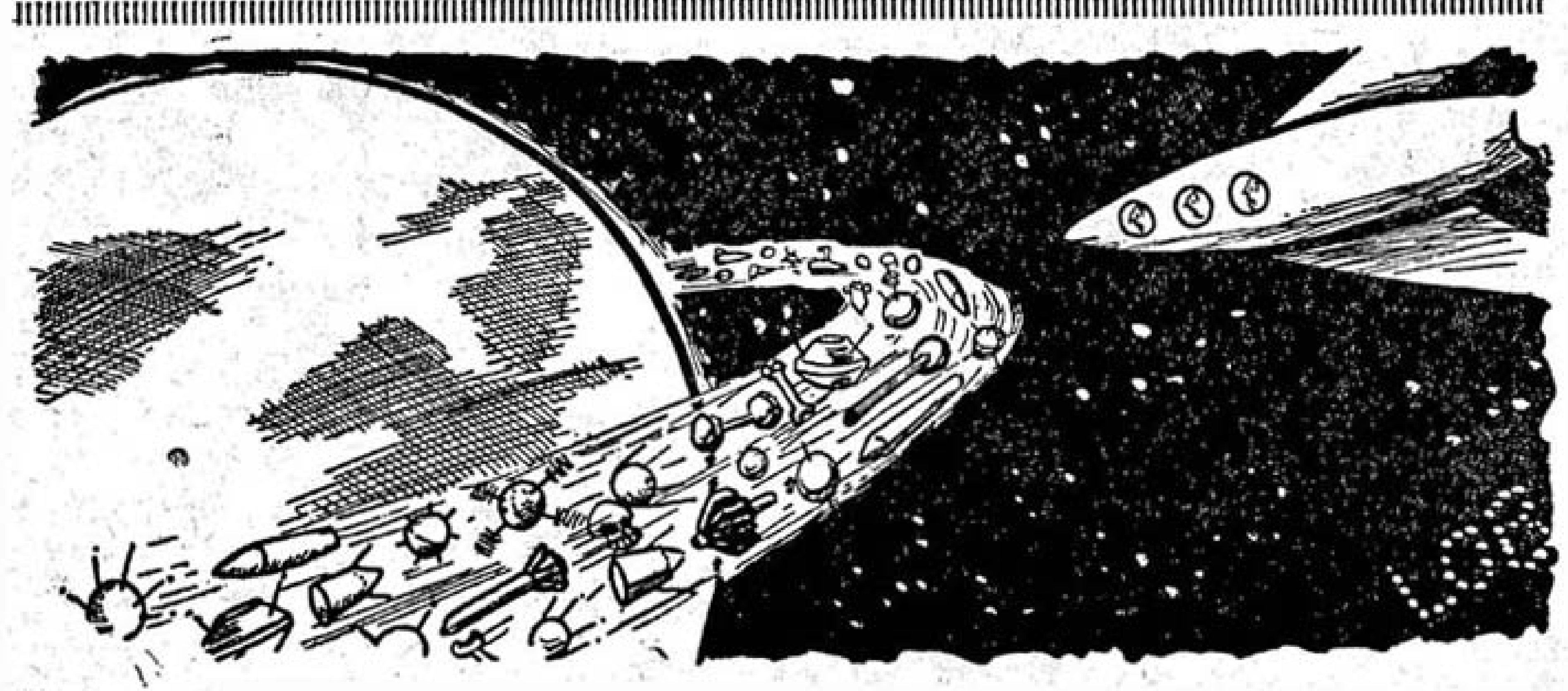
LOB

Mais l'Autre planétaire ne voulut rien entendre et il tua ces fous.

L'Autre Planétaire visita minutieusement toute la Terre. Il eut beaucoup à faire, car il voulait y laisser une race de sages.

Quand l'Autre Planétaire fut retourné sur son Autre Planète, il constata au bout de son télescope qu'il y avait une planète morte de plus au firmament.

JP. THOMAS



... VOILA !



LE JAZZ,

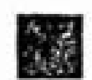
ce triomphe de l'homme

TOUT d'abord, je tiens à être honnête envers vous et vous prévenir que je ne suis en rien un technicien de la musique; je n'ai d'ailleurs aucune notion de solfège, j'ai tripatouillé, comme tout le monde, du piano, du violoncelle et de la guitare, mais en dilettante, et, à l'extrême, je ne sais pas ce qu'est une note. Entendez par là : je serais incapable de déchiffrer une partition, fût-ce celle d'*Au clair de la Lune*.

Seulement, j'aime la musique. Je l'aime intuitivement, directement. C'est évidemment la raison pour laquelle je préfère le jazz à la musique dite « classique » — ce qui paraîtra sûrement

par Bernard SAMPRE

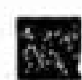
à beaucoup une véritable profession de foi hérétique, j'en suis persuadé. Notez que je n'attaque pas la grande musique. Je serais d'ailleurs mal venu de le faire, n'ayant certainement pas les compétences en la matière. Non, je préfère le jazz, parce que je le trouve simplement plus HUMAIN — ce que je vais tenter de vous expliquer, et non de vous démontrer, car, encore une fois, je vous expose un sentiment, en aucun cas une théorie.



QUAND M. Honegger disait que le musicien devait considérer son œuvre comme un artisanat, je souriais, et je souris encore dans ma volumineuse barbe. J'avoue que j'en suis resté à la notion, peut-être dépassée, de l'artiste maudit ; COCTEAU, lui, dit bien qu'un peintre, aujourd'hui, ne peut plus se payer le luxe d'être pauvre, signifiant par là que de vrais peintres, à notre époque, il n'y en a plus réellement, parce que ce n'est plus la peinture, mais l'argent que rapporte cette peinture, qui est devenu une fin. Je ne puis me résoudre à considérer l'art comme un métier, et continuerai à voir en l'artiste un être d'exception.

Vous comprendrez pourquoi, dans ce cas, j'aime que la personnalité de l'homme se détache assez pour dépasser sa propre œuvre. Ce que je reproche à l'interprête de Mozart ou de Bach, c'est précisément d'être *l'interprète*, au sens restreint, de ces messieurs ; ce que j'admire chez le jazzmann, c'est justement d'être « un *homme du jazz* ».

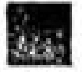
Expliquons-nous de façon plus précise : je mets au défi n'importe lequel d'entre vous de reconnaître avec certitude une œuvre dirigée par VON KARAJAN, d'une autre dirigée par FURTWAENGLER ou MUNCH à la simple audition d'un disque. Je vais plus loin : je suis convaincu que si je fais écouter à cinq d'entre vous un morceau peu connu de musique classique joué par un très grand pianiste, CZIFFRA, FRANÇOIS, ENTREMONT..., vous ne serez pas tous à me donner le même nom de ce pianiste. Alors même que n'importe quel amateur de jazz distinguera immédiatement entre un orchestre dirigé par Count BASIE, Duke ELLINGTON ou Flecher ANDERSON, et reconnaîtra à l'audition du morceau le plus ignoré qui soit le style d'Errol GARNER ou d'Art TATUM ou de Fats WALLER.



POURQUOI cela ? Eh bien d'abord, parce que la musique classique c'est avant tout une œuvre écrite. L'idéal de tout musicien classique est de jouer cette œuvre comme la jouait vraisemblablement son auteur. D'où un effort constant tendant vers une sorte d'uniformisation de l'art, qui, à mes yeux, maintient le soliste classique prisonnier à l'intérieur de cadres assez étroits. On va me dire, bien sûr, qu'un Samson François joue Chopin bien différement d'un NIEDZIELSKI : nous répondrons simplement qu'il y a une différence de quantité là où, dans le jazz, il y a une différence de qualité. C'est que le musicien classique, répétons-le, est soumis à l'œuvre qu'il... interprète, à l'auteur qu'il cherche à... imiter : son rôle est tout de même minimisé dans la mesure où il ne doit pas chercher à faire trop sentir sa propre personnalité.

Il en va tout différemment dans le jazz. Ici, nous entrons dans le domaine où l'interprète, abandonnant au passage ce titre peu glorieux, devient roi. L'instrumentisme prend sa revanche, l'œuvre jouée passe au second plan et c'est le triomphe du soliste, c'est le triomphe de l'homme. Une preuve bien simple ? Quand un amateur de jazz va chez son disquaire, il demande le dernier ARMSTRONG ou le dernier Miles DAVIS : il ne demande pratiquement jamais tel ou tel morceau sans s'occuper spécialement de son interprétation. Il n'est que d'entendre un même thème de jazz joué par trois ou quatre musiciens différents pour comprendre la pré-éminence de l'homme sur l'œuvre jouée. Et pour mettre en évidence le phénomène numéro un du jazz : l'improvisation, il n'est que d'entendre un même morceau joué trois ou quatre fois par le même musicien. On comprendra alors que le jazz marque tout de même des points importants en ce sens qu'il est une re-création permanente de l'œuvre interprétée, qu'il est en somme un art en perpétuel devenir, en continuelle transformation dans l'instant. L'improvisateur de jazz, transcendant l'œuvre qu'il joue, devient créateur, et, de facto, le véritable auteur de cette œuvre.

En somme, réglons les comptes : l'œuvre classique est bien supérieure à l'œuvre de jazz ; le soliste de jazz a beaucoup plus de liberté que l'interprète de grande musique. Le tout serait au fond de savoir ri l'on fait passer l'œuvre avant l'homme, ou *vice-versa.*



Dessins de DE CARLO

Il y a en tout cas une chose certaine : des chefs-d'œuvre comme la Cinquième Symphonie, certaines valses de Chopin, la toccata de Bach, l'ouverture de Tannhauser, etc, etc... sont devenus pour la plupart d'entre nous proprement inaudibles (et je ne veux même pas parler des opéras italiens). On les a trop entendus ; ils nous lassent. La quasi-uniformité des interprétations qu'on en a donné les a tuées. Jamais pareil malheur n'arrivera au jazz, précisément parce qu'il est basé sur ce principe de vie, et même de survie, qu'est l'improvisation, qui permet de présenter toute œuvre sous des aspects renouvelables à l'infini.

Mais attention : on a par trop tendance dans les milieux classiques non-initiés au jazz de confondre improvisation avec anarchie. Il faut tout de même expliquer que la formation de jazz est quelque chose de bien construit : d'un côté la section mélodique, composée en principe de cuivres, d'anches, etc, est chargée d'exposer le thème, puis d'improviser, collectivement ou séparément ; de l'autre côté, la section rythmique, composée généralement d'un piano, d'une basse et d'une batterie, parfois d'une guitare, qui est chargée de soutenir imperturbablement la section mélodique, et en même temps de lui servir de cadre, un cadre, d'où elle n'a aucun droit de s'échapper. Car improviser, ce n'est pas faire le plus de bruit possible ni jouer des notes n'importe comment, dans la cacophonie la plus complète. Un jeu bien simple pour vous rendre compte que le jazz, en dépit de sa grande liberté, se maintient tout de même dans des limites bien définies : pendant l'improvisation d'un musicien, sifflez le thème sur lequel ce musicien improvise. Si le musicien est un authentique jazzman et si vous-même avez le sens du rythme, il y a de bonnes chances pour que vous arriviez au but dans le même temps...

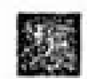
A vrai dire, comparer la musique classique et le jazz « dans l'absolu » est parfaitement utopique : la musique dite classique n'est même pas délimitée : on ne sait ni où elle commence, ni où elle se termine. Et c'est finalement affaire d'appréciation personnelle. De même pour le jazz. Et il y a autant de différence entre le style New-Orléans des années 1920 et le style Cool d'aujourd'hui, qu'entre la musique de Mozart et celle d'Alban Berg.

■

CE n'est pas tout : j'ai fait allusion plus haut à la double question de l'orchestre et du pianiste. Il me semblait en effet encore plus difficile de reconnaître des différences d'interprétation dans l'exécution d'une œuvre classique par un grand orchestre que par un simple soliste. Ce qui est évident dans ce domaine l'est pourtant bien moins en jazz, et c'est pourquoi j'y reviens à présent .

A partir des années 1930 essentiellement est apparu dans le jazz le grand orchestre. Aujourd'hui, deux grands noms d'orchestre subsistent vraiment : ceux de Duke ELLINGTON et de Count BASIE. Leur musique est une musique écrite, qui fait donc une part déjà beaucoup plus grande à l'œuvre jouée et à son arrangement orchestral. On a souvent attaqué la formule du grand orchestre, prétexant que le jazz rejoignait alors l'esprit classique dans sa rigueur excessive. Or, c'est un contre-sens total, car si, effectivement, le grand orchestre de jazz se différencie de la petite formation en ce qu'elle conserve plus de construction, plus de rigueur, il rejoint toutefois directement son es-

prit dans le mesure où, au sein même de cette écriture élaborée, plusieurs musiciens de la section mélodique conservent une autonomie parfaite et se livrent à des improvisations aussi libres qu'en petite formation. On pourrait même dire que le grand orchestre réalise cette synthèse idéale de la construction et de la liberté créatrice, synthèse qu'aucun genre musical n'avait pu réaliser avant le jazz. Et c'est cette liberté d'improvisation laissée aux musiciens au sein de l'élaboration orchestrale qui permet de reconnaître tout de suite un ELLINGTON d'un BASIE, chose évidemment « impensable » en musique classique. Ici, donc, le style, c'est plus que l'homme, c'est l'orchestre tout entier.



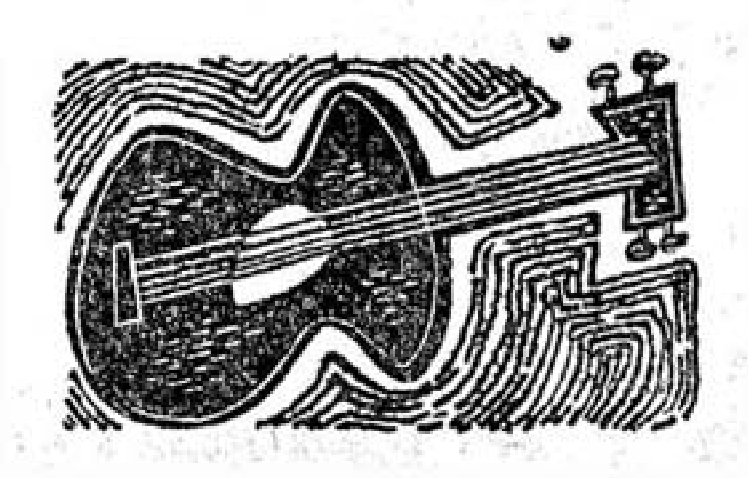
L'ULTIME objection que font généralement les « classiques anti-jazz » est impliquée dans la manière de définition que j'ai esquissée plus haut : la suprématie de l'instrumentiste sur l'œuvre. Si celle-ci passe au second plan, c'est qu'elle ne vaut pas grand chose, pensera le connaisseur en classique par le truchement d'un raisonnement para-logique à allure syllogistique.

Finissons-en : il n'est, encore une fois, pas question de trancher en faveur de l'un ou l'autre genre musical. Parti d'un point de comparaison avec la musique classique, j'ai voulu vous exposer pourquoi l'on pouvait aussi aimer le jazz, et ne pas en faire abusivement une forme décadente de l'art musical. J'ai voulu répondre à des tas de gens qui parlent avec mépris d'une musique qu'ils ne connaissent souvent pas ou très superficiellement ; j'ai voulu l'expliquer à ceux qui croient l'aimer parce que, pour eux, le jazz, c'est uniquement Bechet et Gerschwin.

Pour être tout à fait franc, cependant, je dois avouer que si je parle du jazz avec tant d'enthousiasme, c'est que je crois tout de même réellement ceci :

1° — Subjectivement, je suis infiniment plus touché par le jazz que par le classique, parce que le premier est une musique plus directe, plus spontanée, moins « intelligente », qui parle tout droit aux sens — au « cœur », si l'on veut — et qui rejoint donc l'essence même de l'art musical, art intuitif par excellence.

2° — Objectivement, je crois que la musique classique, genre statique, est aujourd'hui définitivement morte : la musique moderne, ce ne sont pas les essais de SCHONBERG, de JOLIVET, de BOULEZ, c'est bien le jazz, genre dynamique, donc en incessante évolution, véritable musique de notre époque, dynamique au sens plein du mot.





LA RÉCOMPENSE

VINGT heures quarante-cinq.

— Chers téléspectateurs, nous voici donc réunis dans l'enceinte du Palais des Hautes Activités Culturelles, à Paris, où deux cent mille fanatiques de l'art et du sport, accourus des quatre coins de la planète, se préparent à assister à la finale du Championnat du

par François Cavanna

Dessins de FRED



Monde toutes catégories de tressage de scoubidous pour l'année 1996. Je vous rappelle que cette magnifique épreuve est organisée par les PERLES DU THIBET, le laxatif qui donne des ailes.

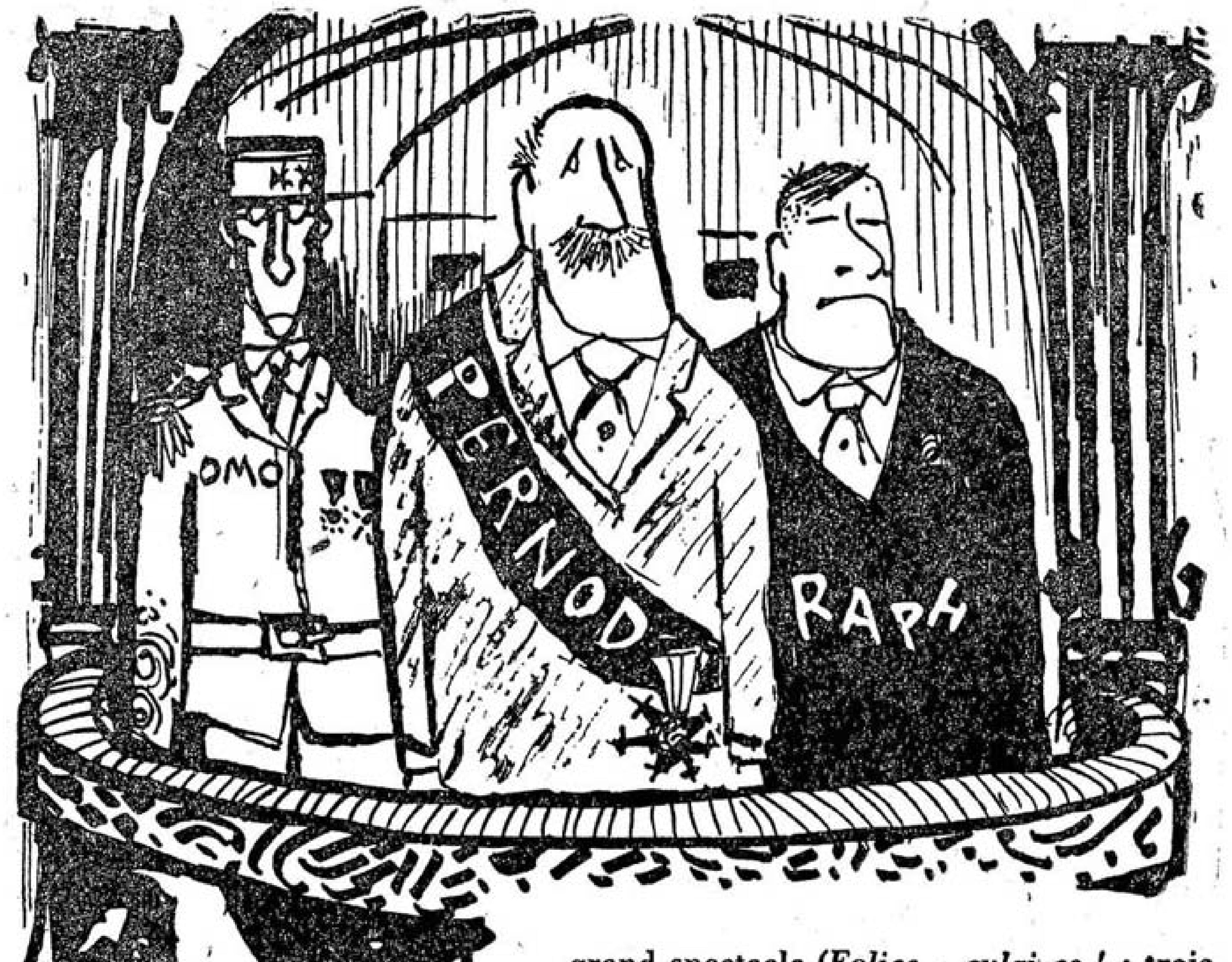
Ainsi que vous pouvez le voir et l'entendre grâce à ces quelques flashes pris dans l'assistance, l'atmosphère est déjà puissamment chargée en enthousiasme, en enthousiasme encore contenu, mais qui ne demande qu'à exploser. Chaque nation a tenu à envoyer ce qu'elle avait de mieux en fait de supporters professionnels : des gars avec des battoirs comme des plaques d'égout et des gosiers à faire voler en éclats la grande coupole de plasticristal rose. Vous voyez ce que je veux dire : ou je me trompe fort, ou nous allons avoir du sport, et du beau !

Ah ! Voici que l'orchestre hélicoïdo-neutronique fait retentir les premières mesures de la *Marseillaise :* le Président de la République vient d'apparaître dans la loge du gouvernement, pavoisée aux couleurs nationales. Vous pouvez le voir, entre deux plantes vertes, dans son habit de lamé or, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'Honneur en tissu luminescent sur lequel se détachent les mots PERNOD FILS en lettres d'émeraudes synthétiques.

Vous entendez l'ovation formidable qui salue l'arrivée du chef de l'Etat. Pour autant que ce petit prélude permette d'en juger, poumons et larynx sont en grande forme. Je vous le répète : il va y avoir du sport ! Je sens que cette journée sera encore plus historique que la finale de l'an dernier.

Voici la loge réservée au corps diplomatique. Les ambassadeurs de toutes les nations sont là, au complet, dans leur grande tenue d'apparat. Au premier rang, l'on remarque le sympathique sourire et le cigare légendaire de Son Excellence W.W. Dobble-Bubble, ambassadeur des Etats-Unis. Tiens, il n'est plus équipé par Nescafé ! Son bicorne tout neuf arbore le disque rouge vif et les lettres blanches de Coca-Cola... C'est vraiment une surprise sensationnelle, chers téléspectateurs... Je n'en reviens pas ! Autour de moi, on commente passionnément l'événement, ainsi que ces quelques flashes vous en convaincront. Ce coup de théâtre fait bouillonner le public. Je tâcherai, à l'entr'acte, d'amener devant notre caméra le chef de publicité de Coca-Cola pour le féliciter et lui demander de nous confier ses impressions.

Rien de changé en ce qui concerne les autres ambassadeurs. Son Excellence Angelo Polenta, représentant de la République Italienne, est, comme de coutume, pavoisé aux couleurs de Saint-Raphaël-Quinquina en ce qui concerne le bicorne, et de Y'a bon Banania pour l'écharpe de grand officier du Lion de Saint-Marc. L'ambassadeur soviétique, lui, porte toutes ses décorations disposées de façon à ne pas gêner la lecture du slogan « OMO LAVE PLUS BLANC » qui s'éteint et s'allume en cadence sur le large ruban écarlate de l'Ordre de Lénine. De temps à autre, Son Excellence Prolétarienne Afonor Vissarionovitch Otchitchornia se tourne vers le fond de la loge comme s'il guettait l'arrivée de quelqu'un. Mais c'est en réalité pour présenter sa vaste échine au public, ainsi que le prescrit le contrat de publicité des Folies-Bergère dont il porte, brodé en caractères étincelants sur le dos de son habit de cérémonie, le titre de la super-revue à



grand spectacle (*Folies... culaires !* : trois mille girls, deux cent cinquante éléphants, douze baleines, une piscine de quatre mille huit cents mètres cubes avec vagues règlables, tempête artificielle et noyades véritables. Un obusier de 480, trois tonnes de plumes d'autruche, dix-huit tonnes de strass, S.M. la reine d'Angleterre dans le strip-tease du siècle, l'opération réelle à cœur ouvert d'un enfant bleu sur scène panoramique, et enfin le clou inouï de tous les temps : la prodigieuse scène du viol du harem de Pépin le Bref par les centaures de Ramsès II, avec Marilyn Monroe dans le rôle de Jeanne d'Arc. Places à partir de deux mille hénèfes, (1) réduction aux patronages et familles nombreuses sur présentation de leur carte.)

Ah ! Voici que retentissent les accents majestueux de la *Marche des Rois Mages*. Les juges internationaux s'avancent et, comme vous pouvez le voir, prennent place dans le blockhaus blindé qui leur est réservé au bord du plateau de combat. La lourde porte se verrouille automatiquement sur

(1) HENEFE (ancienne orthographe : NF) ou *franc lourd :* monnaie du règne de Charles XI (2e moitié du XXe siècle). Nommée aussi *gaullard* ou (pop.) *crotte de héron*, par allusion à monarque.

eux. L'arbitre, vêtu du tank-scaphandre réglementaire, se tient au centre du plateau de combat. La lourde porte se verrouille automatiquement sur trépigne, réclame sur l'air des lampions que l'on commence. Des sifflets à protons se font entendre ça et là.

Mais... n'est-ce pas l'*Hymne au Scoubidou* que l'orchestre vient d'attaquer ? Oui, c'est bien cela ! Toute l'assistance l'a reconnu et, comme un seul homme, comme un seul cœur battant d'un seul battement, elle entonne les paroles si puissamment émouvantes. Si vous le voulez bien, chers téléspectateurs, nous allons unir nos voix à cet irrésistible chœur. Allons, tous ensemble !

Scou-bi-dou !
Scou-bi-dou !
Scou-bi-dou !
Vas-y, gars, tresse ton scoubidou !
Scou-bi-dou !
Scoubidou !
Que le meilleur gagne, scoubidou !

Et voici les deux champions ! Une ovation formidable les salue. Entrés chacun par une extrémité de l'immense enceinte, drapés dans leur habit de lumière, suivis de leurs escortes de soigneurs en livrées à leurs couleurs : violet et rose, avec ASPRO en lettres blanches, pour Khours'al Chalott, le champion invaincu de la République Unifiée d'Afrique du Nord ; noir semé de larmes d'argent avec, sur le ventre, au centre d'un blason en forme de couronne mortuaire, les mots DE BORNIOL ET CIE, POMPES FUNEBRES DE L'ELITE, pour Oscar Lipide, le vaillant petit champion de France et d'Europe.

Les photographes et les gars des actualités les mitraillent à bout portant de leurs objectifs magnéto-rhapsodiques, se couchent devant leurs pas, se contorsionnent en poses acrobatiques pour attraper au vol la physionomie des surhommes sous un angle imprévu. La foule s'amuse beaucoup. Le numéro des photographes de presse constitue toujours un intermède fort goûté, d'un comique un peu usé peut-être mais dont on ne se lasse pas.

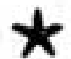
Les champions sont maintenant debout à leurs places de combat. L'arbitre leur a fait les recommandations d'usage. Les soigneurs apportent les paniers plombés. Un huissier vérifie les scellés, puis tranche solennellement les liens. Vous voyez maintenant les soigneurs dérouler les spaghetti de plastique aux couleurs nationales des adversaires, les disposer auprès des deux sièges et s'éloigner au-delà des lignes blanches qui marquent les distances règlementaires.

Je vous rappelle que les deux finalistes ont triomphé successivement dans toutes les épreuves éliminatoires du gigantesque tournoi organisé par les PERLES DU THIBET, le laxatif qui donne des ailes.

L'instant est pathétique. Sur la grande horloge astronomique offerte par la MONTRE SCHTROUMPF, de Genève, la montre des grandes performances, l'aiguille des secondes avance, avance... Plus que quatre..., trois..., deux..., une... zéro ! Ça y est ! L'arbitre a

abaissé le drapeau du départ, un drapeau, je vous le rappelle, en véritable phlegmon, offert par TORCH'NETT, la serpillière des gens vraiment chic.

Tête baissée, les champions démarrent en un *forcing* éblouissant.

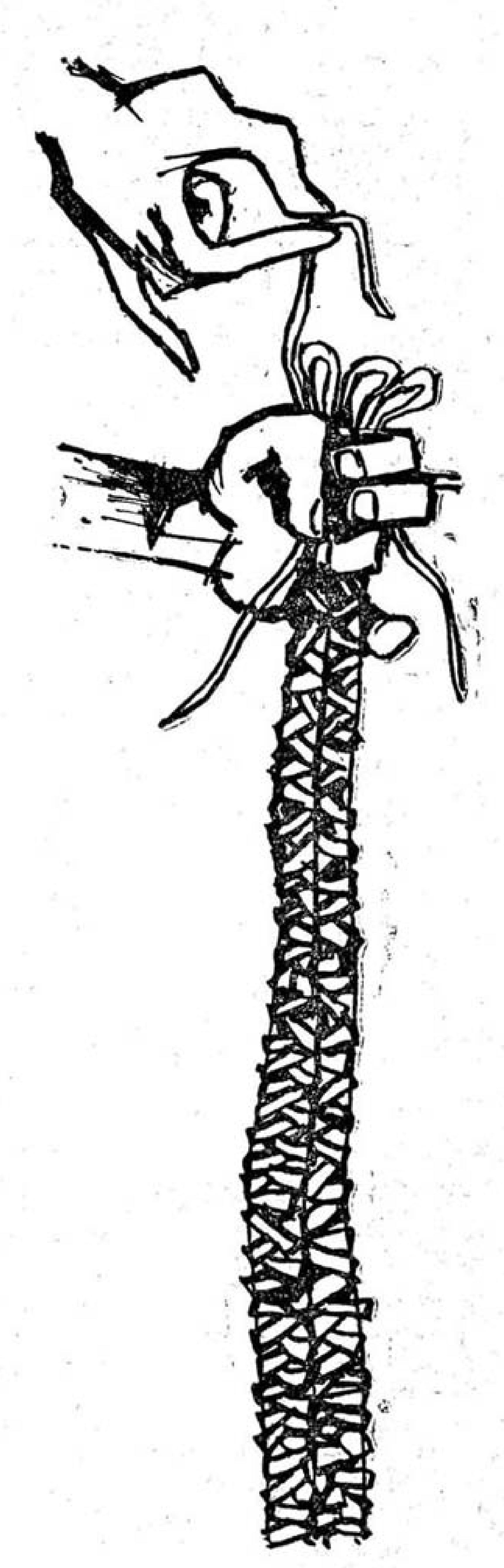


VINGT-TROIS heures quarante-cinq.

— Chers téléspectateurs, le Championnat du monde de Scoubidous, organisé par les PERLES DU THIBET, le laxatif qui donne des ailes, touche maintenant à sa fin. Dans quelques instants, nous connaîtrons le nom du champion 1996.

Jusqu'au bout, la bataille aura été sauvage et indécise. Vous pouvez voir les traces de cette lutte gigantesque sur les visages des deux athlètes. En un sursaut fantastique d'énergie, ils ont jeté leurs dernières forces dans le sprint le plus extraordinaire de tous les temps. Ils sont magnifiques, fascinants, inouïs. Les scoubidous, en longs boudins, s'enroulent sur le plancher à une vitesse hallucinante. L'effort crispe le front des héros. Leurs doigts sont des tourbillons frénétiques. Khours' al Chalott, impassible, en vrai fils de l'Orient éternel tout chargé de mystère, ne trahit sa tension intérieure que par les cinq centimètres de langue qui pendent sur le côté de sa bouche. Cependant, Oscar Lipide, le vaillant petit gars bien de chez nous, se jette à corps perdu dans une démonstration de *furia francese* qui soulève l'enthousiasme de ses admirateurs.

De temps à autre, un soigneur, surveillé de près par l'arbitre, s'approche de son champion afin de recueillir la sueur qui coule de son front sur un mouchoir offert par le VERITABLE CAMEMBERT DE PATAGONIE (exiger le label de garantie) (1).



---

(1) «*Un fromage sans œil est une belle à qui manque un repas.*» GŒTHE (•).

(•) Proverbe gracieusement offert par la Chambre Syndicale des marchands de fromage.

La salle tient la grande forme. Les précédents records d'enthousiasme sont battus à l'applaudimètre et au hurlomètre. Tous les fauteuils ont été brisés sur les occiputs des *fans* de chaque champion en quantités sensiblement équitables. C'étaient des fauteuils spéciaux pour réunions culturelles, légers et bien en mains, étudiés par les incomparables techniciens des GALERIES BARBES. Quelques strapontins voltigent encore, tel celui, chers téléspectateurs, qui vient de détruire la caméra.. Les *fans* en sont réduits aux arguments naturels : l'aiguille du coupdepiedauculomètre reste bloquée sur le chiffre maximum. Le service sanitaire organisé sous les auspices de l'Ordre National des Guérisseurs, Magnétiseurs et Châtreurs de Chats réunis, association décrétée d'utilité publique, dont l'insigne (1) et la fière devise (2) se détachent sur les si populaires ambulances couleur de sabbat, ont déjà évacué vers la morgue municipale (offerte, soit dit en passant, par OLIDA, le saucisson un peu là !) 3.814 *fans* parvenus à l'ultime phase du fanatisme militant. Saluons ces héros dont le nom brille désormais au palmarès des martyrs de la civilisation.

Tandis que se jouent les ultimes secondes, allons, derrière notre caméra, jeter un coup d'œil à l'extérieur. Deux cent mille *fans*, autour du Palais, se massacrent avec entrain devant les écrans géants de TV 3-D superpanoramiques offerts par les téléviseurs SCHWINNGOM (*Home, sweet home... grâce à Schwinngom*). Mais voici qu'un chant puissant, porté par des voix innombrables, surmonte le carnage. L'entendez-vous :

Sauvez, sauvez la France,
Au nom du Sacré-Cœur !

C'est la procession fervente des braves gens de chez nous, groupés derrière Monseigneur l'Archevêque de Paris et précédés de leurs bannières, qui implorent du ciel la victoire de la véritable civilisation. Les enfants de chœur balancent leur encensoirs d'où montent les volutes irrésistibles de *Fleur de Chair*, le si diaboliquement troublant nouveau parfum de chez Coty qui fera fureur cette saison et a déjà reçu le Prix d'Encouragement du Ministère de la Repopulation. Les Boys-Scouts et les Enfants de Marie chantent sur des airs de jazz des cantiques pour la victoire du champion français.

Ah ! Il ne reste plus que quelques secondes ! Retournons sur le plateau.

Chers téléspectateurs, c'est formidable, c'est insoutenable, c'est... c'est... je ne trouve pas de mot ! Voyez ces deux démons déchaînés ! On ne distingue qu'un feu d'artifice, un éparpillement de couleurs ! Qui mène ? Personne ! Ils luttent au coude à coude, comme des preux, sans qu'aucun puisse prendre l'avantage, ne serait-ce que d'un millième de millimètre... Chers téléspectateurs, je souffre... nous souffrons tous intensément... Qui ?... Qui ?... Mais... mais oui ! Il semble que Khours'al Chalott ait faibli imperceptiblement... Il ralentit, on ne peut plus en douter !... Oscar Lipide l'a senti aussi, la victoire proche le galvanise... Chers péléstecpateurs, l'instant est formidable ! Khours'al Chalott faiblit de plus en plus... Il oscille... Il s'écroule !

C'en est fait : Oscar Lipide est Champion du Monde de Scoubidous toutes catégories pour 1996. Vive la France, chers stéképédaleurs ! Vive le Scoubidou! Je vous rappelle que cette épreuve était organisée par les PER... »

Click ! (3)

(1) Un vampire mangeant une poire, le tout de gueules sur champ de sable.
(2) Je la saignai, Dieu la mûrit. (Il s'agit de la poire, bien sûr.)
(3) Ici, quelqu'un a tourné le bouton.



OMPENSE

CHERS téléspectateurs, nous sommes maintenant réunis pour assister à la remise solennelle de la récompense au vainqueur du Championnat du Monde de Scoubidous, organisé par les PERLES DU THIBET, le laxatif qui donne des ailes.

Et voici Oscar Lipide ! Il est beau comme un dieu de la Victoire — comme un dieu de l'Amour — dans sa délicieuse robe de chambre en perles bleues, parmi lesquelles un délicat filigrane de rubis trace les mots « BIJOUX GROMINET, PLUS BEAUX QUE LES VRAIS ». Tous les cœurs féminins s'enflamment d'un seul coup. Une nappe de lumière mauve, tombant d'un projecteur, nimbe d'une poésie fascinante la silhouette du merveilleux vainqueur.

Offert à l'adoration des foules, il attend sa Récompense.

Mais voici que l'orchestre hélicoïdoneutronique attaque le *Prélude à l'après-midi d'un faune* (1). Les magnifiques tentures au milieu desquelles rit la tête de la VACHE QUI RIT s'écartent. La Récompense fait son apparition.

. . . .

Chers téléspectateurs, pendant que vous récupérez lentement vos esprits paralysés par le coup de bambou de première grandeur que vous venez de recevoir, je vais vous en raconter une bien bonne. C'est une histoire du bon vieux temps. Ça se passe vers les années soixante, vous voyez ça ? Ah, Ah ! Ce sacré vieux temps si poétique, quand nos papas se traînaient sur quatre roues à des deux cent à l'heure, vous vous rendez compte, et avaient d'attendrissants petits postes de TV en noir et blanc, sans relief et sans téléparfum ! Vous voyez le tableau ? Bon. C'est vers ce temps-là qu'on a commencé à comprendre l'utilité des vedettes pour la culture et pour la santé. On s'est mis à montrer au grand jour la vie privée des belles filles et des beaux gars du cinéma, du sport ou de la haute société.

---

(1) De Debussy, arrangement jazz de DOC PLANKTON

Bon. Au début, on se contentait de montrer le plus possible le corps de la vedette et de raconter ses amours et ses peines de cœur. Et puis, un type de génie a inventé de donner comme récompense à des jeux télévisés une soirée en tête à tête avec une vedette. Idée formidable, qui s'est développée comme vous le savez.

Mais voici que les projecteurs tournent au bleu. La musique joue la *Barcarolle* des *Contes d'Hoffman*. Comme c'est sentimental, chers téléspecpectateurs ! Brilyn Baroe s'avance vers Oscar. Elle est pétrifiante de beauté. La robe d'écailles de cœlacanthe qui moule ses formes divines lui a été offerte par CAMELIA (1), dont elle porte la marque sur le ventre. Son dos impeccable, décolleté jusqu'aux reins, proclame en lettres vertes la qualité de l'épluche-légumes PELVITT.

Elle s'approche de lui, et ses hanches splendides roulent les désirs de tous les mâles du monde. Chaque homme la voit avec les yeux d'Oscar Lipide, réagit aussi violemment qu'Oscar Lipide. Chaque homme EST Oscar Lipide.

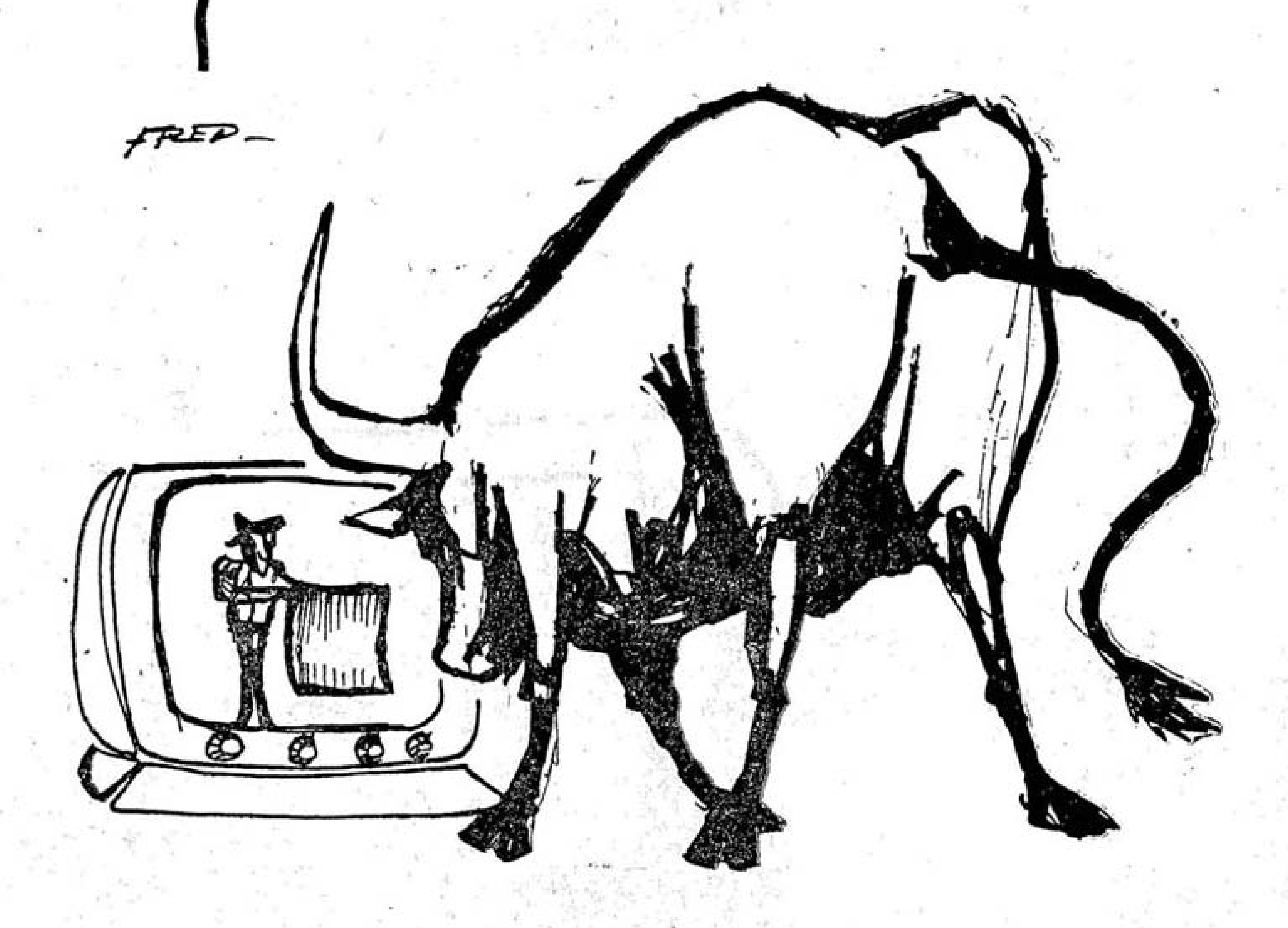
Et chaque femme EST Brilyn Baroe...

Chers téléspectateurs, Brylin se tient maintenant tout près d'Oscar. Un silence formidable pèse sur la multitude. On entend couler les gouttes de sueur. Brylin s'approche encore. Ils se regardent, les yeux dans les yeux. L'émotion est tendue comme une corde de guitare. Coup sur coup, une douzaine de personnes s'écroulent, terrassées par un arrêt de cœur... Il la prend dans ses bras... Il... Il l'embrasse... sur la bouche... Ouf !... Elle lui prend la tête entre ses bras... ses beaux bras blancs ronds... Elle... elle se renverse en arrière... Le baiser dure toujours... Il... le temps de dégrafer mon col... Il passe sa main sur sa hanche... sur sa douce ronde élastique large hanche... Il... le temps de boire une gorgée d'eau... gulp... il passe la main sous sa jupe... Il... remonte... le long... le long... de sa cuisse... le long de sa cuisse lisse ferme ronde... Il... Il... Il a tiré la fermeture-éclair... La robe tombe... Ah !... Vous avez entendu le tonnerre ? C'étaient les hommes, dans la salle, qui soupiraient... Il la prend dans ses bras... Il la porte sur le lit, le magnifique lit garni de velours pourpre avec le magnifique slogan d'or : « Un meuble signé LEVITAN est garanti pour longtemps » (1). A genoux devant le lit, il achève de la dévêtir... O splendeur ! O soleil ! O mille millions de volts !... Elle le dévêt aussi, avec des gestes tremblants d'impatience... Le temps de vider la carafe... Gugugugulp !... Vous avez entendu le raz-de-marée ? C'étaient les femmes qui se pâmaient... Il s'allonge sur elle.. Il... I(3).



(1) Dans toutes les bonnes pharmacies.
(2) Ainsi ai-je pu toucher *aussi* ce que m'offrait Lévitan. Hi, hi ! (Note de l'auteur.)
(3) CENSURE.

FRED





— Nous nous marierons et nous aurons une belle roulotte tirée par quatre Cadillac.

— Les pompiers ? Dans la première rue après l'église...

MER

Mer
Ma mère
D'opale
L'eau pâle des vagues
Ondule et coule et roule
Dans mon corps
Avec mon sang

Mer
Ma mère
Et verte et mauve
Inerte et fauve
Ta houle me hante et chante
Dans mon corps
Avec mon sang

Mer
Ma mère
Aux blancs cheveux
Lents
Je suis ta fille
Aux blonds cheveux
Longs

Mer
Je suis l'eau qui se noie
Dans l'eau
Liée à toi depuis toujours.
Mais, hélas, je suffoque
D'avoir tant été battue
Par tes mains
Oh, mer
Je suis fatiguée d'avoir tant coulé
Si lassée d'avoir tant roulé
Si rompue
D'être battue
Toujours
Oh, berce-moi
Dans tes mains
Pour dormir avec ceux qui rêvent
Leur longue chevelure mêlée d'argent
Les mains de nacre et les yeux d'or pâle
Oh, mer
Ma mère
Verte
Berce-moi longtemps.

Danielle Filâtre

le
Hara-Kiri
des
Dames
et des
Demoiselles

FAITES SURGIR DU NÉANT UN RAVISSANT APPARTEMENT



Comme tout le monde en notre horrible époque, chères lectrices, vous souffrez de cette angoissante crise du logement qui ravage notre beau pays. Notre amie Lucinde d'Envaseclos, une jeune décoratrice au talent fou, s'est brusquement trouvée elle-même face à face avec cet épouvantable problème lorsque, le soir de son mariage avec Jean-Lou Clignotant, un architecte bourré d'avenir, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas de logis. On ne peut pas s'embrasser éternellement sous les portes-cochères, n'est-

ce pas, ni sur des tabourets de bar. D'ailleurs, le dernier bar allait fermer. Situation atroce. Le drapeau noir déployait ses plis sur leur amour. Déjà, Jean-Lou cherchait dans son calepin le numéro de téléphone de son avocat (Pour le divorce, n'est-ce pas. Mais vous aviez compris !)

C'est alors que Lucinde eut l'idée qui changea la face des choses.

Je vous la livre telle qu'elle me l'a confiée. Je suis sûre que des millions de couples sans logement l'adopteront avec enthousiasme. Mettez-la en pratique aujourd'hui même. Quand, ce soir, votre mari rentrera de son travail, il sera adorablement charmé de constater les résultats de votre ingéniosité et vous fera une grosse bise. C'est en pensant à vous, familles innombrables qui couchez sous les ponts, que Lucinde a travaillé d'arrache-pied pour mettre au point ce plan de salut. Voici donc :

Vous avez bien, dans un coin, comme tout le monde, un vieux grenier tout vilain, avec de la poussière, des toiles d'araignées et des tas de choses bizarres. Eh bien, mes chéries, — tenez-vous bien ! — c'est ce vieux grenier qui sera votre sauveur ! Ne vous récriez pas. Lisez la suite et vous verrez.

Au premier abord, bien sûr, cet informe vieux grenier de deux cents mètres carrés ne vous inspire rien, sinon une invincible répulsion.

— Quand vous aurez vu les plans détaillés de Lucinde d'Envaseclos et lu attentivement le mode d'emploi, (je peux vous les envoyer pour 10 NF, port en sus) vous serez capable, vous aussi, de le transformer en un ravissant nid d'amoureux ! Ne criez pas à l'invraisemblance. C'est fait en un tournemain. Il y suffit d'un peu de patience, d'un peu d'adresse, de beaucoup de goût — mais vous en avez à revendre ! — de quelques mètres de cretonne à fleurs, de trois attaches-trombones, d'un petit pot de colle, de cent cinquante mètres carrés de parois préfabriquées et d'une ou deux cartes postales à épingler au mur pour faire joli (si possible en couleurs). Un peu d'astuce, un peu de shopping, et hop ! avec le sourire. Ça, c'est français !

Je suis sûre que vous avez déjà saisi votre pointe couic pour me commander les plans de Lucinde ! Quelle merveilleuse idée, n'est-ce pas ? Moi, je trouve ça tout simplement sublime. Quand on pense que, faute d'un peu d'ingéniosité, tant de pauvres gens couchent dehors avec des enfants en bas âge... Heureusement, nous sommes là, petites amies. Notre préposée aux idées de génie vous est toute dévouée et, chaque mois, résoudra ici-même un de vos plus angoissants problèmes.

Clorinde ACNÉ

En tournant autour du mot

ou

Les femmes qui fument, avec nous!

LES femmes bien
mettent leurs enfants chez les Jésuites ;
mais elles chantent "Les 3 orfè-
[vres à la Saint-Eloi".
On a l'esprit ouvert ou on ne l'a pas.

Elles,
elles ne tournent pas autour du pot ;
elles ne tournent pas autour du mot.

Le mot !
Jadis, chez les gens comme il faut,
on ne le disait jamais.
Enfin, c'était bien rare.
Maintenant,
les petites bourgeoises bien pensantes
et mal embouchées
le répètent à longueur de journée
avec une grâce mutine,
une moue d'enfant gâtée.

Elles montrent aussi leurs cuisses.
Révérence parler,
ce serait même leurs fesses.
Juchées sur une table,
elles les montrent en se trémoussant,
sur l'air de "Trabadja la moukère",
pour animer les réunions amicales.
C'est une manière de petite révolution
[personnelle
pour servir de conjuration
aux grands chambardements
qui pourraient les atteindre dans leurs
[petites aises,
leurs privilèges
et leur argent.
Enfin, leur idéal,
c'est qu'on dise d'elles :

"Quel numéro !
elle est impayable.
Et vous ne pouvez pas vous figurer ce
[qu'elle est simple.
Quand elle a envie de dire..."

et coetera, et coetera...

Elles aiment l'argot,
la peinture abstraite,
les messes chantées,
les romans noirs,
les Saint-Cyriens
et les histoires lestes.
Et, par ailleurs,
tout émoustillées de leur audace,
elles disent des horreurs.
Mais oui, ma chère !

Le mot,
quand il appartenait
aux mecs en casquette
et à rouflaquettes
qui le lançaient, un mégot collé au coin
[de la lèvre,
il disait bien ce qu'il voulait dire.

Mais elles l'ont adopté,
les belles dadames.
Elles en ont plein la bouche.
Et elles l'ont tellement mâché
et remâché
qu'il en a perdu toute son odeur,
sa couleur,
sa consistance
et ne tire plus à conséquence,
ne signifie plus rien.
Il s'est fané comme une fleur.
Mais elles, cependant,
lui trouvent encore de la saveur,
s'en pourlèchent,
s'en gargarisent,
ne s'en lassent pas.

Hier encore,
la petite baronne de la Gnognotte,
à la surboum de Xavier de Guingois,
ne l'a pas prononcé moins de sept fois.

Jean BRASIER.



LE CAS DU MOIS

EN COPAINS — Dès que nous nous sommes connus, nous avons ressenti l'un pour l'autre une amitié magnifique. C'est si beau et si rare, une pure camaraderie entre un homme et une femme, vous ne trouvez pas ? D'ailleurs, étant marié, il n'aurait à aucun prix voulu placer nos relations sur le plan sentimental, car c'est un garçon loyal et qui aime sa femme. Je me sens, en sa présence, une âme rude et franche de garçon, débarrassée de toutes les mesquineries féminines. Lui, goûte auprès de moi le même plaisir viril qu'auprès d'un bon vieux copain. Il se conduit chez moi en bon vieux copain, vide joyeusement mes bouteilles, dévore avec entrain mes petites provisions, pose sans façons ses pieds boueux sur les fauteuils, brûle cordialement mes tapis avec ses mégots, emprunte en bon vieux copain mes livres qu'il ne rapporte jamais et, toujours en bon vieux copain, me tape régulièrement vers la fin du mois de quelques bons vieux billets qu'en bon vieux copain je n'ai pas la mesquinerie de lui réclamer.

C'est encore en bon vieux copain que je le laisse user à sa guise de mon corps, puisqu'il le trouve à son goût et qu'il est bien entendu que le sentiment n'a rien à y voir.

Mais voici que j'aime un jeune homme et que nous projetons de nous marier. Je crains que mon futur mari ne comprenne pas bien le caractère purement amical de nos relations. Pour rien au monde, je ne voudrais risquer de briser une aussi précieuse amitié.

Vous avez raison, ma grande. Il ne faut pas que meure une chose aussi rare qu'une amitié véritablement désintéressée entre un homme et une femme.

Mais vous êtes femme, néanmoins, et devez penser à fonder un foyer. Mariez-vous donc. Quand ce sera fait, vous rencontrerez votre bon vieux copain hors de la présence de votre époux. Il ne manque pas d'endroits où l'on puisse se livrer aux joies de la pure amitié. Je connais un bon vieux petit hôtel bien discret dont vous me direz des nouvelles.

INDECISE. — Jean-Jacques vient de se jeter par la fenêtre. Dois-je croire qu'il m'aime ? Et dans ce cas, que dois-je faire ? Tirez-moi vite d'embarras, chère Marquise. J'attends votre réponse pour fermer la fenêtre, et il y a un courant d'air terrible.

Eh bien, chère grande Indécise, descendez vos six étages, mais sans précipitation de mauvais goût. S'il vous accueille par un grand éclat de rire, gardez votre dignité. Mais vous ne serez vraiment sûre de son amour que si, après quelques jours d'attente, il commence à attirer les mouches.

♥

MYOSOTIS EN PEINE. — Je transpire des pieds et cela incommode mon fiancé, qui est plutôt petit.

Ayez toujours dans votre sac un buvard de bureau, type "balançoire". Vous en donnerez de temps à autre un petit coup sur vos petons, et ce geste plein de grâce primesautière ajoutera à votre charme, petit Myosotis.

♥

COQUELICOT. — Je rougis très facilement. Je rougis même quand je suis seule et que je pense. Que faire ?

Pensez à autre chose.

♥

OIE BLANCHE...
Mais votre meilleure amie a la blancheur Persil ? Ne soyez pas jalouse, petite chérie, cela lui passera.

♥

EUX AUSSI ONT UN CŒUR

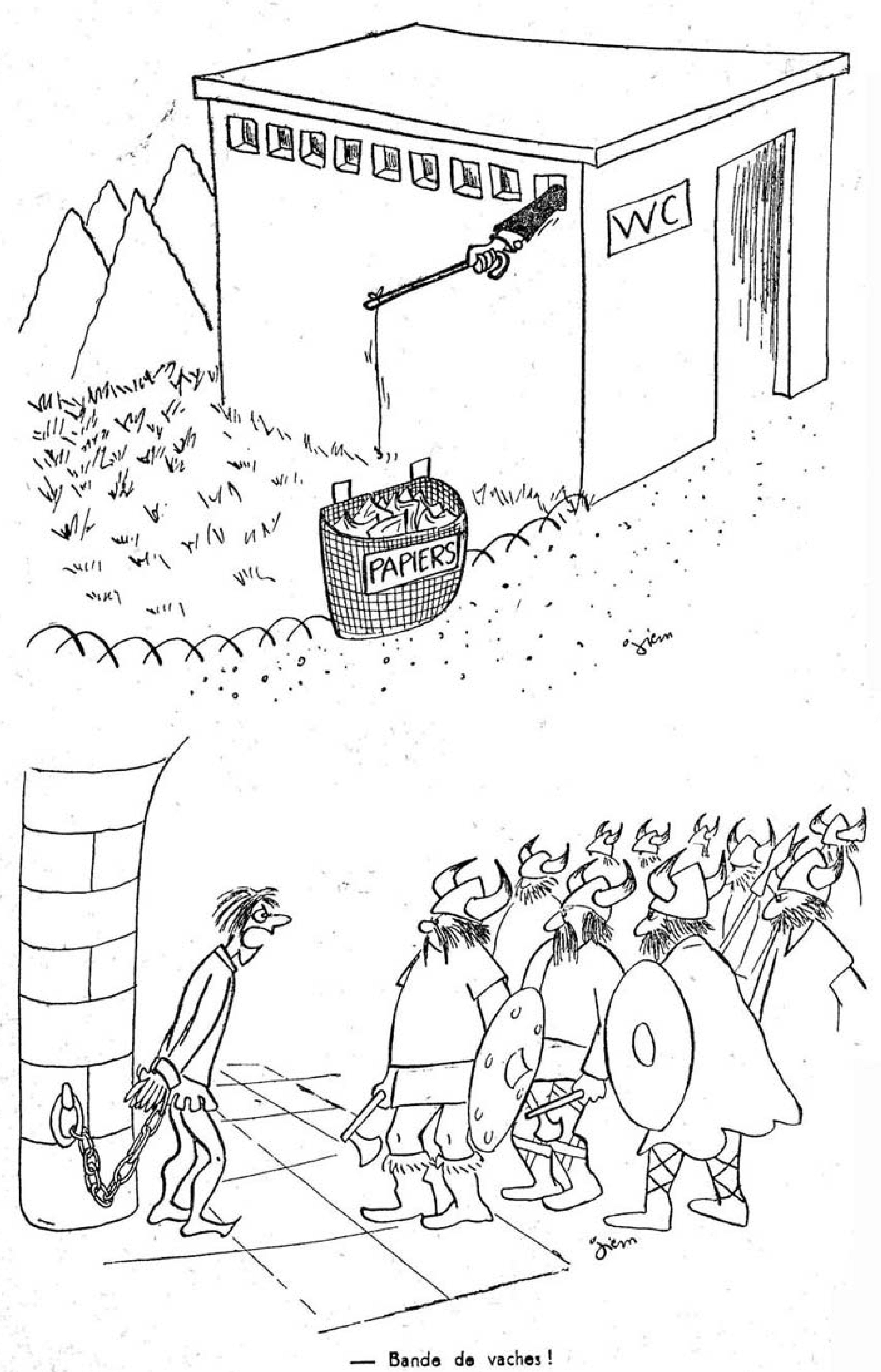
RANGE DES VOITURES. — J'ai une maîtresse depuis huit ans. Nous avons vécu des moments magnifiques. Elle est adorable en tous points, et son souvenir parfumera l'évocation de mes années de jeunesse. Mais il est temps de passer aux choses sérieuses. J'ai maintenant une belle situation et je veux épouser une vraie jeune fille. Seulement, cette femme s'obstine à vouloir prolonger une situation fausse. Elle s'accroche, pleure, me supplie, bref, perd toute dignité. Cela me fait de la peine, car je suis très sensible. Pouvez-vous m'indiquer un bon moyen de m'en débarrasser ?

C'est là un cas classique, mon pauvre ami. Ces charmantes et légères créatures qui aident les jeunes gens à traverser les dures années du démarrage, qui, aussi, leur enseignent ce qu'ils dévoileront à leur tour à leurs pures épouses, ne savent pas, la plupart du temps, s'effacer discrètement quand leur rôle est achevé. Montrez-vous ferme, mon petit. Vous êtes trop tendre. Vous craignez de faire de la peine, vous croyez en faire moins en y allant doucement. En fait, vous prolongez le supplice et le rendez plus cruel. Une rupture nette, et puis s'en tenir là. Voilà qui est agir en homme de cœur, en Homme, tout court.

Je vais vous indiquer le moyen de terminer en beauté ce roman magnifique. Offrez à votre obstinée, à l'occasion de son anniversaire ou de toute autre date propice, un joli petit revolver de dame (un tube de gardénal peut faire l'affaire, si vous ne voulez pas vous lancer dans les dépenses, mais cela sent moins son gentilhomme). Joignez à votre cadeau une lettre disant que vous êtes parti pour l'Amérique (ou la Terre Adélie, ou le Kamchatka...), puis attendez le résultat. Celui-ci ne saurait tarder, puisque cette personne vous adore et ne peut vivre sans vous.

Cette solution aura l'avantage de régler définitivement la situation et, en même temps, d'auréoler votre aventure de jeunesse d'une fin joliment mélancolique, au cachet hautement romanesque, qui constituera un souvenir de qualité pour vôtre âge mûr. Et quel prestige n'acquerrez-vous pas auprès de votre épouse, lorsqu'elle saura qu'une femme s'est tuée pour vous !

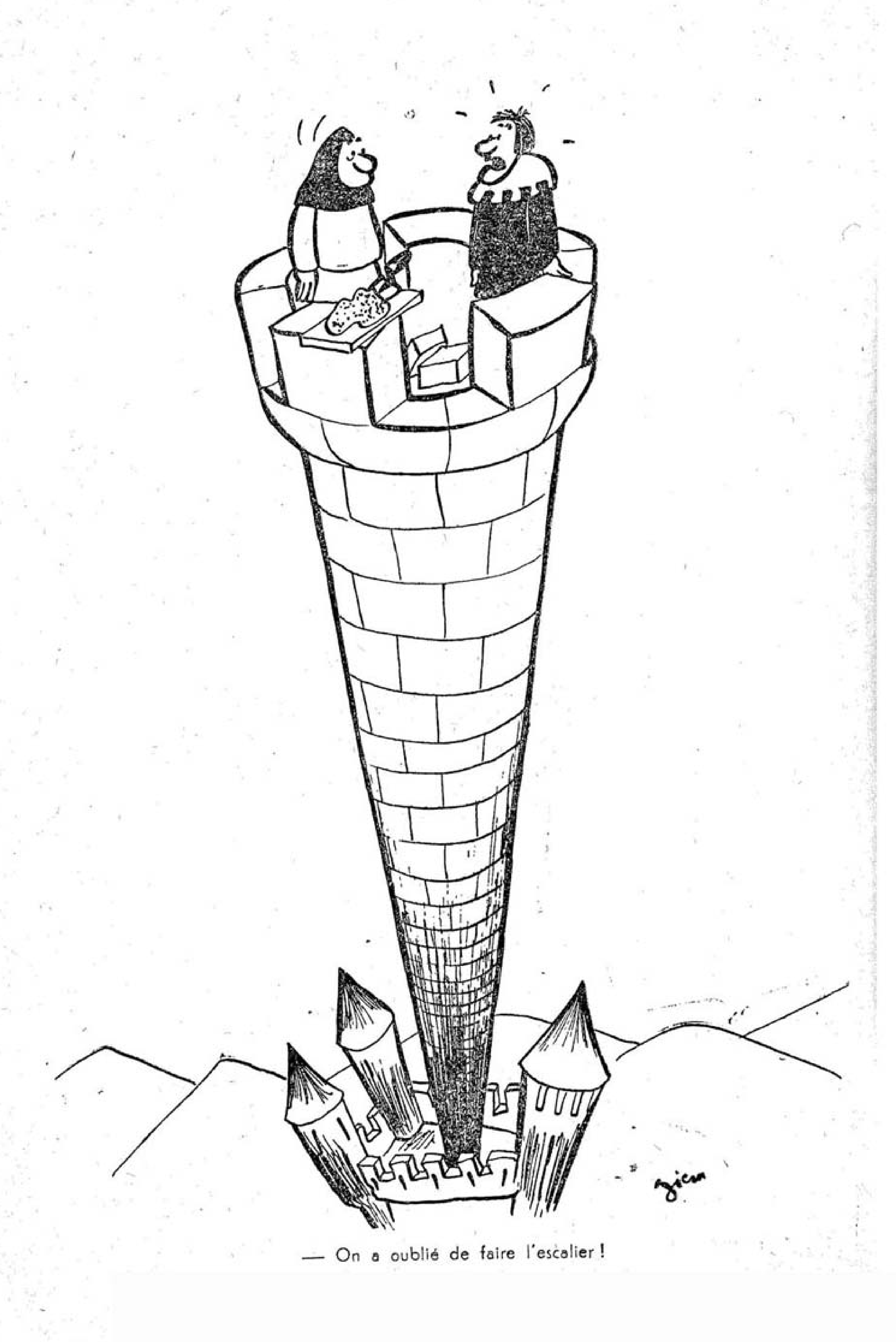
ARTHÉMISE



— Bande de vaches !

Giem





— On a oublié de faire l'escalier !

La poésie est morte... vive la poésie !

LA poésie serait-elle morte? Plus simplement, serait-elle passée de mode? Il existe un fort courant antipoétique même parmi les « intellectuels », et l'on est souvent surpris de découvrir chez tels de nos amis, qui cependant se veulent cultivés, un mépris solide pour la poésie. De la poésie à l'époque où l'on déflore la Lune !

Autrefois, il n'était pas de jeunes filles qui ne rêvassent d'une aventure baignée dans un climat poétique. Musset nous a conté à quoi rêvaient les jeunes filles en 1830. La poésie trouvait son compte à ce romanesque : les grisettes se grisaient de Lamartine. Ma foi, cela valait bien « Confidences ». Nos contemporaines préfèrent « Nous Deux ». Si la poésie, incontestablement, y perd son compte, le cœur n'est pas moins volé.

Un authentique poète contemporain — car il est encore des poètes, s'ils n'ont plus de public — se plaignait récemment de « cette singulière manie des Français de vouloir tout comprendre », manie qui les empêche souvent de goûter la beauté de certaines incohérences dont ledit poète est particulièrement friand. Le Français n'aurait-il pas la tête poétique? Constatation qui corroborerait la boutade d'un certain Voltaire, lequel, n'ayant su écrire sa Henriade, *mauvaise épopée sur un piètre sujet, en avait conclu que l'impuissance, n'étant bien sûr pas sienne, ne pouvait venir que du génie de la langue. Le Français n'a pas la tête épique, concluait-il en une jolie pirouette.*

Cependant, à toutes les époques de son histoire, ce peuple dit « cartésien » a compté maints esprits fantastiques, voire baroques, atteints de versifite. Les meilleurs d'entre eux, dont la vie dissolue risquerait de donner le mauvais exemple, ont été pudiquement nommés par nos historiens de la littérature « Poètes Maudits ». Mauvaise marchandise d'exportation, on leur préfère Guitry ou Maurois, si imprégnés de cet esprit pétillant, indéfinissable tout autant qu'inimitable qui, paraît-il, est le propre de la race. Surtout, ne pas lever l'équivoque ! Rien de plus commode pour réfléchir qu'un bon poncif bien éprouvé !

Mais voilà ; de temps en temps, un naïf — parfois, ô scandale, plusieurs — vend la mèche. C'est ainsi que le dernier congrès international de poésie a couronné un Français. Alexis Saint-Léger, qui écrit sous le pseudonyme de Saint-John Perse, a reçu le Grand Prix international de Poésie pour l'ensemble de son œuvre !

Saint-John Perse? Connaît pas ! dira Poujade. Victor Hugo, ah ça, oui ! C'est qu'il est plus facile de comprendre ce qu'a écrit Hugo que ce qu'a écrit Saint-John Perse. C'est comme la peinture abstraite, il faut être du petit nombre des élus et parler pointu pour comprendre. Et puis, se casser la tête pour déchiffrer des rébus ou goûter de la poésie au siècle de la télévision, ça s'est jamais vu ! Quant aux intellectuels, ils ont trop d'autres chats à fouetter pour perdre leur temps à expliquer au grand public un Saint-John Perse qu'ils ne comprennent peut-être pas trop bien eux-mêmes.

Pourtant, il suffit de si peu que nous n'avons pu résister à l'envie de mettre les pieds dans le plat. Eh oui, nous comprenons et goûtons la poésie contemporaine, et en particulier celle de Saint-John Perse. Nous avouons cette maladie honteuse.

Pour comprendre un poète, nous pensons qu'il suffit de le lire avec attention, ce qui coûte évidemment beaucoup à des gens toujours pressés et dont la pâture littéraire se compose essentiellement des bandes dessinées de « France-Soir » et de leur feuille de contributions, et de noter comme ça, mine de rien, les mots qui reviennent le plus souvent. Et puis, on s'aperçoit qu'il aime plutôt parler du vent ou de la choucroute que des rames de métro : cela s'appelle ses thèmes. Je le dis pour le cas où... Et puis, des mots, des thèmes, on va aux idées, et des idées à son âme. Et voilà le petit cachotier découvert ! Mais il ne pourrait pas parler comme tout le monde, non ? Bien sûr que si, mais alors, il ne serait plus poète, et vous ne l'écouteriez pas. Il cause, il cause, c'est tout ce qu'il sait faire... Mais, avouez-le, il cause bien ! Tandis que vous l'écoutez, vous oubliez vos petits tracas, et quel enchantement !

Voilà le mot lâché : un poète, c'est un charmeur. Pour arriver à son but, tous les moyens lui sont bons. Pourvu qu'il sache jouer de son langage, on lui passe tout. Aux plus virtuoses la palme !

Tenez, ce brave Saint-je-ne-sais-quoi dont je vous parlais, ses mots favoris sont : vastes, songes, mers, cirques... Ce qui nous donne déjà la mesure de son souffle. Et voici qu'on trouve, à fil de page, la formule qui accroche l'œil : « ...La mer immense et verte comme une aube à l'orient des hommes »... « la mer en nous portant son bruit soyeux du large », et le rythme qui prend, et la phrase qui berce et, au bout de la peine, la joie de découvrir un peu de beauté.

Je ne veux pas vous laisser partir sans apologue. Oh, il n'est pas de moi, vous savez : La guenon, le singe et la noix, *la fable du père La Fontaine. Eh bien, c'est celui qui prend le temps de casser la noix qui a tout le plaisir. Sur ce, je file.*

Charles Le Gros

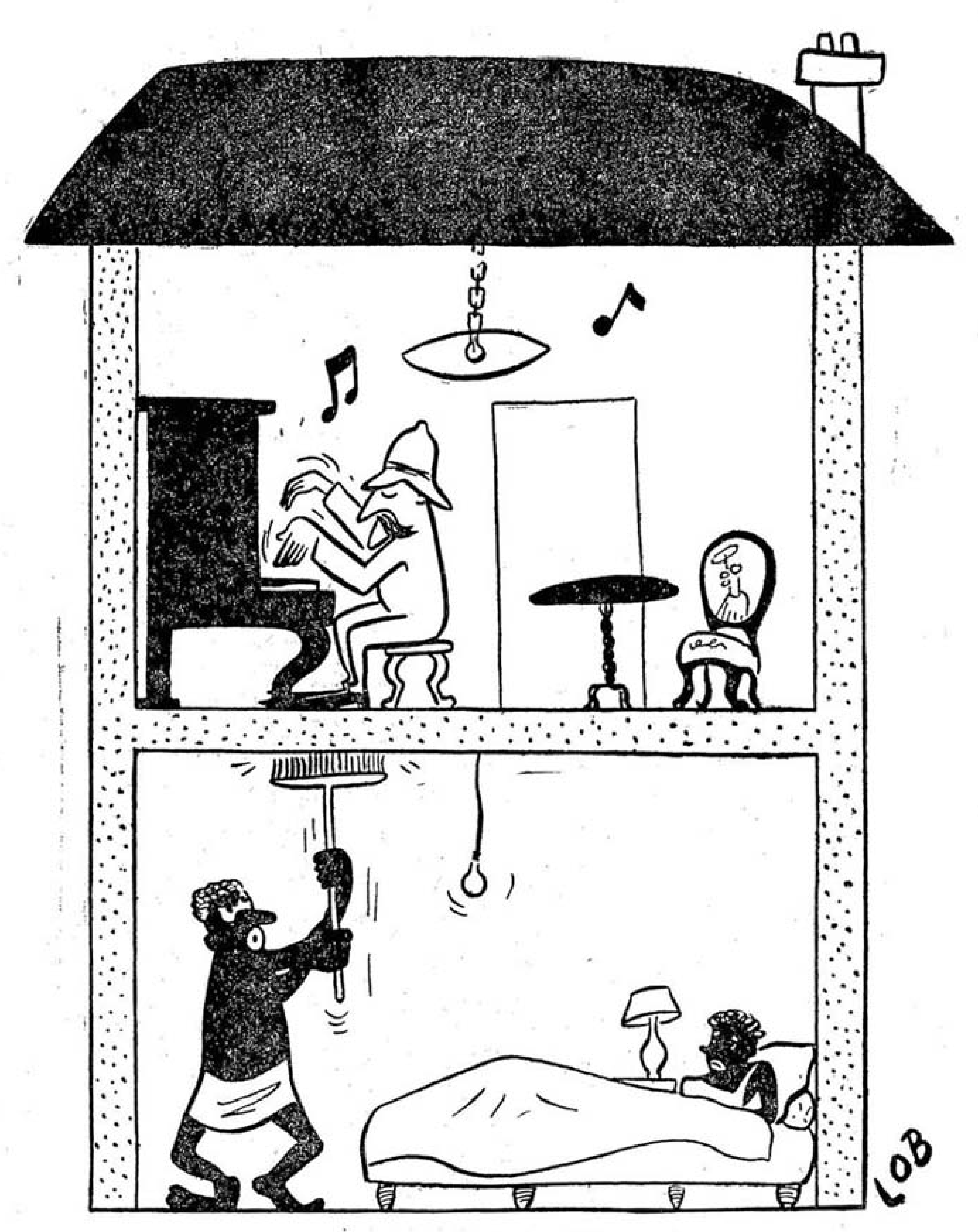
Jean BRASIER

Le spécialiste de la question

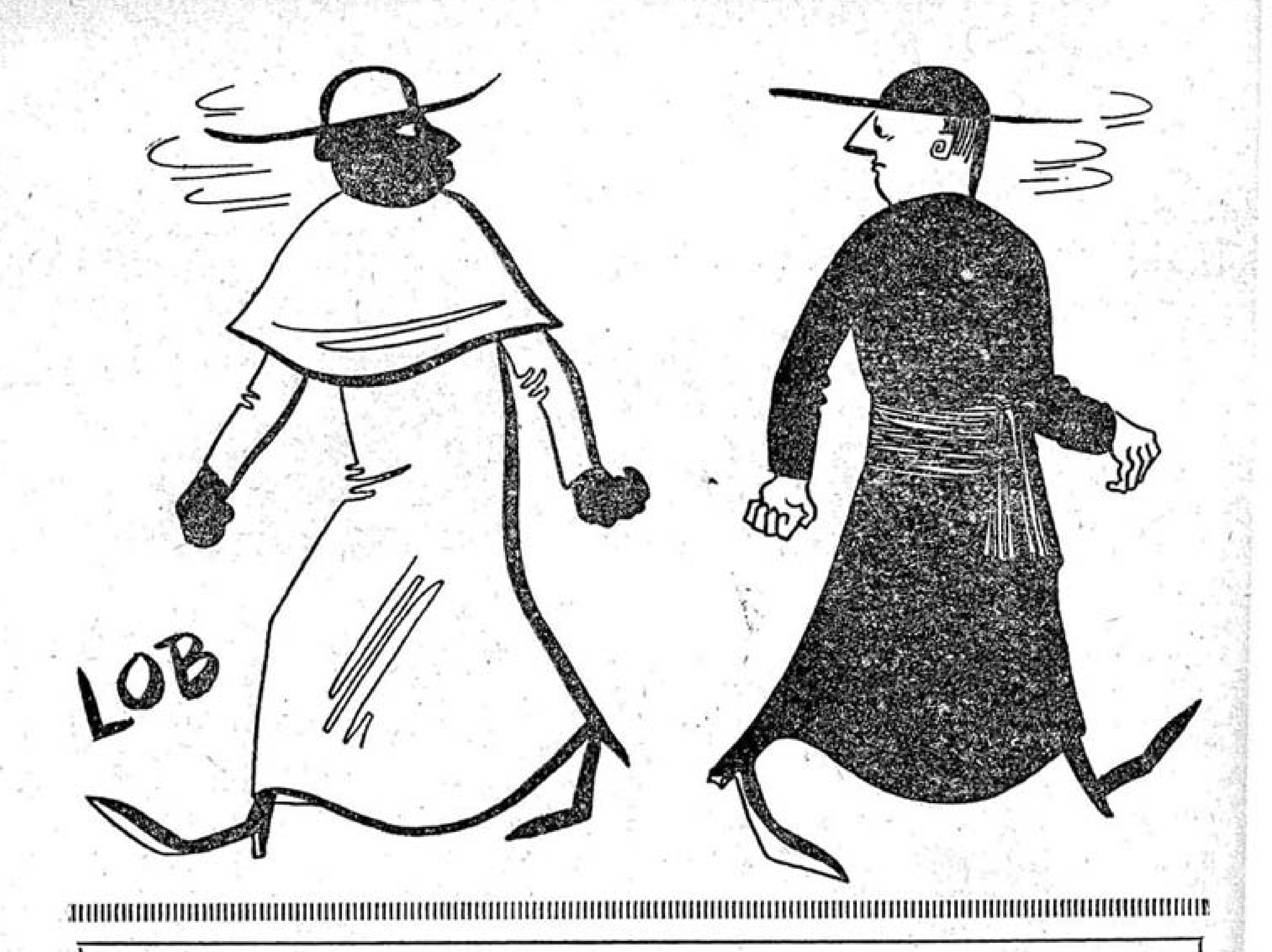
DEPUIS quelque temps,
il n'y est jamais pour personne
et ne répond même plus au téléphone.
Le front pensif,
l'air inspiré,
il noircit des tonnes de papier,
qu'il couvre de considérations érudites
et distinguées
qui lui assureront l'immortalité,
un peu de galette et des succès mondains.

Il prépare un grand machin,
un grand machin sur Chose,
le plus illustre,
le plus qualifié de tous les écrivains
qui ont écrit sur Machin,
le grand historiographe de Machin-Chose
qui fait autorité en vers tout comme en prose
sur des tas de trucs et sur des tas de machins.

LOB



— Il est minuit, docteur Schweitzer !



Ohé, ami !

Ne jetez surtout pas votre HARA-KIRI après l'avoir lu. Ne le laissez pas traîner : les gosses en feraient des avions et votre femme des bigoudis... Et vous vous en mordriez les doigts jusqu'à l'omoplate.

Car ce numéro vaudra de l'OR dans peu d'années ! Rangez-le précieusement. Louez un coffre à la banque.

Et rappelez-vous que HARA-KIRI n'est vendu qu'au colportage. Pour être certain de l'avoir régulièrement, abonnez-vous donc ! Il ne vous en coûtera que 35 NF pour l'année. Mais ce sera beaucoup plus que vous nous apporterez : la confiance d'un AMI.

D'accord, ami ?

cinéma

Soudain, l'été dernier...

SOUDAIN l'été dernier... Valérie ne put accompagner son fils adoré Sébastien en vacances, et ce fut sa jolie nièce, Cathy, qui prit sa place auprès de lui. Que se passa-t-il, au cours de ce mystérieux été brûlant, entre ces deux êtres à la fois si différents et si proches l'un de l'autre ?...

Tennessee Williams, scénariste, y répond de très américaine façon : psychanalytiquement. En 120 minutes de projection, il a le temps de brosser une galerie de personnages très complète dans son genre : une obsédée sexuelle, à l'occasion gérontophile ; un schizophrène, pédérasto-mystique ; une mère incestueuse, probablement paranoïaque ; un jeune psychiatre enfin, très doué lui, apparemment normal, mais dont l'inquiétant regard, par moments... Mais n'exagérons rien ! La dose paraît déjà suffisante.

Cette faune ravissante, Joseph Mankiewicz la fait évoluer dans un décor... paradisiaque (?), « à la mesure d'un sujet aussi puissant » dirait la publicité. Malgré une réalisation extrêmement habile, « tablant » sur la mise en valeur des visages en gros plans et sur le rythme progressif des images, il ne peut empêcher son film d'être terriblement bavard et de dégager une impression de complaisance insoutenable pour les détails les plus morbides.

On ne peut nier toutefois la force obsessionnelle de sa mise en scène, qui atteint parfois des sommets d'atrocité, comme dans cette séquence étonnante où Cathy revoit et raconte la mort de son cousin. On se prend alors à regretter qu'un talent aussi subtil et raffiné que celui de Mankiewicz se mette au service d'un « psychologisme » aussi puéril !

Une œuvre de Mankiewicz, même si elle ne s'intègre pas entièrement au « cinéma total » que nous souhaitons, mérite d'être saluée comme une sorte d'événement. Et, de toute façon, quels que soient vos goûts pour ces histoires de... fous, allez voir « Soudain l'été dernier... » pour ses admirables interprètes.

Ils vous changeront de notre célèbre couple-vedette national... Vous voyez de qui je veux parler ?

Je ne cite personne, mais suivez mon regard.

Bernard SAMPRÉ

Au moment où paraîtra le premier numéro de **Hara-Kiri**, les scandales provoqués par plusieurs films critiqués ici — et notamment **A bout de souffle, Les Régates de San Francisco, La dolce vita** — se seront passablement dissipés, peut-être même ces films auront-ils quitté, plus vite que prévu, les écrans parisiens et provinciaux.

Nous pensons cependant que cet inconvénient n'est qu'apparent, car : 1° les lecteurs préfèrent lire des critiques de films qu'ils ont déjà vus ; 2° les critiques faites à propos de films qui passent pour scandaleux ne peuvent que gagner en objectivité après l'écoulement d'un certain laps de temps.

Du reste, une chose est le rôle d'une critique quotidienne, autre chose est celui d'une chronique mensuelle. Nous comptons bien revenir sur cet important sujet dans un prochain numéro.

A BOUT DE SOUFFLE

de J.-L. Godard
avec Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg

Entre l'éloge dithyrambique et l'assassinat pur et simple, il y toujours place pour une position équidistante.

« A bout de souffle » a soulevé les passions parce qu'y est présente, en permanence, la volonté de choquer. Jean-Luc Godard répondrait vraisemblablement qu'il n'en est rien, qu'il a au contraire voulu faire un film vrai, et que la vérité n'a pas de quoi choquer.

Il est pourtant indéniable que son film possède un TON, que ce ton est anarchiste, prétentieux et antipathique tout à la fois. Et il est tout à fait normal qu'il ait profondément déplu aux gens qui vont au cinéma comme ils vont au café ou au music-hall.

Cela dit, un seul système critique s'impose en pareille circonstance, si l'on ne veut passer ni pour un « blouson noir », ni pour un attardé pathologique : additionner les points.

En faveur de Godard, il y a tout d'abord sa réalisation — son parti pris de tourner dans la rue, caméra au poing, rompait avec la tradition française dite « de la qualité » —, et surtout son montage, qui impose au film un rythme auquel vient s'ajouter celui de la musique de jazz.

Il y a aussi, dans son dialogue, certaines observations, certaines remarques souvent très justes, parfois très audacieuses (ex. : celle sur La Fayette et Maurice Chevalier...), qui donnent au film son aspect réaliste.

Enfin, la direction d'acteurs, qui laisse à Belmondo la possibilité d'improviser.

On pourrait d'ailleurs définir le film de Godard par ce mot : improvisation. C'est en somme ce qui fait sa force.

Et sa faiblesse. Comment ne pas être irrité par tous ces aphorismes prononcés sur un ton sentencieux (l'interview de l'écrivain roumain joué par J.-P. Melville montre, à partir d'une idée ingénieuse, ce qu'il NE fallait PAS faire), par tous ces « gros mots » qu'on voudrait spontanés et qu'on sent mûrement calculés, par ces discussions sans rime ni raison grâce auxquelles l'auteur croit retrouver une illusoire réalité ?...

Oui, la faiblesse essentielle du film provient de ce malentendu : le calcul dans l'improvisation. Godard veut faire plus vrai que véridique, et on le sent continuellement derrière ses personnages, en eux. D'où cette pénible double impression de sincérité et de fausseté.

Et puis, on se prend, par moments, à comprendre les « croûlants » : pourquoi une VERITE nauséabonde, gangstérisée, quand il y en a d'autres tout aussi intéressantes ?...

Ne penserions-nous qu'à violer et à tuer ?

LA DOLCE VITA

Film italien de Federico Fellini
avec Marcello Mastroianni, Yvonne Furneaux, Anouck Aimée, Anita Eckberg, Alain Cuny, Nadia Gray, Magali Noël, etc, etc.

J'avoue ne pas comprendre les réactions extrêmes qui ont marqué la sortie du dernier film de Fellini. Comment acclamer ou éreinter une œuvre qui dure trois longues heures et qui, en conséquence, a peu de chances d'être en totalité réussie ou ratée ?...

L'art cinématographique a tout de même ses données propres, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Il est impossible de juger aussi catégoriquement un film qu'un tableau, par exemple, et c'est pourquoi je pense qu'en face de ce véritable « monument dans le temps » qu'est "La dolce vita", un seul procédé critique s'impose, malgré tout ce qu'il a de subjectif et donc d'imparfait : l'exposé pur et simple des sentiments personnels suscités par la vision des images du film.

On connait le sujet. Il s'agit d'une chronique de la vie romaine vue à travers l'existence d'un journaliste italien.

A ce propos, il faut d'abord souligner que Fellini a eu le tort de vouloir mettre beaucoup trop de choses dans son film : tous les thèmes qu'il utilise — la vie privée du journaliste, la satire de l'aristocratie romaine, celle des milieux cinématographiques, les réflexions philosophiques sur la vanité du monde terrestre, etc. — ne se mêlent pas toujours avec un bonheur particulier, et l'on aurait préféré de beaucoup une seule idée, mais approfondie.

Cela dit, passons à un autre aspect de la question, celui qui a provoqué les plus grands remous : Fellini a-t-il, ou non, recherché le scandale, et l'a-t-il fait, si l'on peut dire, à bon escient ?

Nous n'aimons guère porter un jugement moral sur une œuvre d'art, mais de toute façon, là encore, la réponse ne peut être nette. Il y a tout au long du film de réelles complaisances, et plus particulièrement dans le dialogue, criblé d'obscénités gratuites, comme dans cette scène du début du film où l'amie du journaliste crie au téléphone son besoin soudain de faire l'amour...

En revanche, toutes les scènes visant à montrer la dépravation d'une certaine société romaine sont tout à fait légitimes dans la mesure où elles entrent directement dans le vrai propos de l'auteur. D'ailleurs, Fellini nous apparait de plus en plus comme un auteur satirique, comme un moraliste aussi, et, dans ce sens, la séquence qu'il consacre au faux miracle, en dépit de son caractère choquant, est parmi les passages les plus réussis du film.

En somme, le film est bon quand il ne s'égare pas dans les sentiers dangereux de la facilité et de la gratuité. Ces sentiers, Fellini les longe passablement dans les scènes où il fait entrer le personnage incarné par Alain Cuny et sa bande d'intellectuels. Mais il retombe assez vite sur ses pieds en imaginant quelques plans très beaux, d'une grande poésie, à la mort du même personnage.

On peut noter le même fait à l'entrée en scène du père du journaliste : quelques complaisances au début, des personnages trop typés — comme celui de Magali Noël —, mais une fin d'une réelle puissance, quand le père, épuisé et dessaoulé, retourne chez lui...

Dans l'immense galerie des personnages divers que Fellini nous propose, son héros, le journaliste Marcello, nous semble de très loin le plus ambigu : franchement antipathique pendant une grande partie du film,

on le découvre tel qu'il est en réalité, lâche mais plutôt sentimental, quand il revient chercher son amie, sur la route, après une nuit de disputes, ou quand il voit repartir son père, avec la conscience très nette qu'il ne le reverra plus.

J'aime beaucoup moins le rôle interprété par Anouck Aimée, auquel cependant cette étonnante actrice parvient à donner une certaine consistance. Et franchement pas celui joué par Alain Cuny, qui sent infiniment trop son côté « fabriqué », métaphysique à tout prix, même s'il représente les idées profondes de Fellini.

Il faut cependant insister sur le fait que beaucoup d'allusions nous échappent indiscutablement, par leur aspect trop ésotérique. Deux longues séquences notamment, celle avec Anita Eckberg et Lex Barker et celle se déroulant dans le château, sont visiblement bourrées de personnages « à clé » et d'idées parodiques : n'oublions pas que le film reste typiquement italien, et même typiquement romain.

Un mot encore sur la réalisation et l'interprétation. La première ne justifie guère les louanges dithyrambiques de certains exégètes felliniens ; elle n'apporte rien de nouveau et confirme plutôt ce que l'on sait déjà : à savoir que la force de Fellini se situe davantage au niveau des idées qu'à celui de la technique.

Quant à la seconde, elle nous semble très nettement dominée par Marcello Mastroianni, ce qui, somme toute, est heureux, étant donné la part à lui dévolue dans le film !...

Et il ne reste plus qu'une chose à faire : aller voir "La dolce vita" pour y trouver des raisons nouvelles de le louer ou de s'en indigner.

PLEIN SOLEIL

Film français de René Clément
d'après un roman de Patricia Highsmith
avec Alain Delon, Marie Laforêt,
Maurice Ronet, etc.

Pour me remonter le moral, il me fallut, dans le fond, fournir peu d'efforts : redescendre les Champs-Elysées de quelques mètres, en restant sur le même trottoir.

Au « Colisée », en effet, on constatera que la vieille vague, lorsqu'elle n'est pas trop trouble, peut se purifier d'une manière très efficace au contact des flots nouveaux du cinéma français.

C'est une indiscutable réussite que le dernier film de René Clément. Mais une réussite qui ne saurait se passer de commentaires, car Plein soleil est un film à la fois attachant et imparfait, qui mérite que l'on s'y attarde.

Il faut dire — et redire — tout d'abord que, pour nous, sa qualité essentielle reste la suivante : c'est une œuvre de cinéma. Comme le Clouzot des "Diaboliques" et pourtant, lui aussi, à partir d'une œuvre littéraire, Clément conduit son histoire d'une manière visuelle, sans dialogues excessifs, et surtout, la conclut d'idéale façon. Par la seule vertu de son existence, parce qu'elle EST, la dernière séquence, pour ainsi dire la dernière image, nous donne une signification exhaustive et muette de ce qui pourrait se passer... après le film. Au lieu d'un interminable compte rendu oral, une seule image nous livre la chute d'une passionnante intrigue.

Insister sur ce point symbolise à nos yeux l'importance capitale, pour un réalisateur, de la connaissance du seul vrai langage cinématographique : celui que parle, ici, l'auteur de "Monsieur Ripois", le langage aussi d'un Welles, d'un Hitchcock, et du Vadim de "Sait-on jamais ?" (le film dont, par sa facture, "Plein soleil" est le plus proche). Comme, d'auttre part, les acteurs sont remarquablement dirigés — et il faut particulièrement noter le passionnant visage, si sensible, de Marie Laforêt —, le spectateur participe forcément à de telles histoires.

En dépit même de leurs faiblesses. Ici, remarquons-le, le film souffre de grosses invraisemblances, ou, tout au moins, de coïncidences difficiles à admettre. Par ailleurs, Clément se perd parfois dans une recherche du « pittoresque » qui allonge et ralentit l'action. Ce qui est d'autant plus dommage que, pour la première fois vraiment, il utilise un procédé elliptique qui donne à son film un rythme très efficace.

Mais il y a plus grave : Alain Delon, par ailleurs excellent, ne correspond pas du tout à son personnage, et l'on imagine malaisément que cette petite gouape puisse avoir des idées aussi ingénieuses dans l'élaboration d'un plan criminel.

On notera encore des couleurs parfois inquiétantes, dues à un Eastmancolor sans doute très beau, mais aux... réactions souvent inattendues.

Quant à certains détails dramatiques dont on peut juger qu'ils restent insuffisamment éclaircis, nous répondrons que mieux vaut encore pécher par défaut que par excès d'explication — ce mal pernicieux du cinéma moderne.

Et terminons objectivement : s'il n'est hors de doute que d'autres réalisateurs « chevronnés » — tel le monsieur cité en premier lieu — auraient tout intérêt à se pencher sur leur passé, René Clément, lui, fait comme le bon vin.

Il s'améliore en vieillissant.

LES REGATES DE SAN FRANCISCO

Film français de Claude Autant-Lara
Dialogues d'Aurenche et Bost
avec Laurent Terzieff, Danielle Gaubert, Folco Lulli, etc.

Sortant des "Régates de San Francisco", je me suis senti soudain l'âme nostalgique en pensant à la déchéance de certains « vieux de la vieille » de l'ancienne vague.

Voilà bien, en effet, le film le plus laid et le plus roublard qui ait été tourné depuis longtemps. Et pourtant, nous ne manquons pas, en France, de ces bons gros cochons de la pellicule, qui n'hésiteraient pas, le cas échéant, à montrer leur propre derrière à la caméra, si celui des autres ne leur paraissait plus photogénique, partant plus rentable.

C'est pire, dans son propos, que "La main chaude". Petit, vulgaire, et terriblement putain. On y spécule bassement sur la bêtise du public, cherchant à l'amuser à l'aide de sentiments humains douloureux et respectables, et à lui tirer des larmes par les moyens les plus grossiers et les plus faciles (exemple : la mort accidentelle d'un gosse).

Voulant faire un essai de psychologie pédagogique à l'écran, Autant-Lara-le-Délicat limite sa matière à un cours d'éducation sexuelle. Pour cet éducateur raffiné, tous les sentiments de l'adolescence se ramènent à cela : « voir » et « faire ». Simplisme douteux.

Les ignobles dialogues d'Aurenche et Bost, l'interprétation presque nulle de la mignonne Danielle Gaubert, achèvent heureusement de tuer l'entreprise.

Pas complètement toutefois : M. Raoul J. Lévy, au génie publicitaire bien connu, sauve la face. Il ne s'entend pas, le pauvre homme, avec ce bon gros Clo-Clo, et ce dernier refuse de signer le film.

Qui donc aura finalement le courage d'endosser la paternité de ce chef-d'œuvre du néo-réalisme français ?

TEMPS SANS PITIE

Film anglais de Josef Losey
avec Michael Redgrave, Ann Todd,
Léo Mc Kern, etc.

C'est donc décidé : le cinéma de demain, c'est Losey.

Du moins, pour Messieurs Douchet, Mourlet and Co, qui représentent la nouvelle vague de la critique cinématographique. Le dernier cri, quoi. Soyez loseysistes, vous serez considérés.

Dans ce cas, à bas Losey !

Car enfin, ces aimables plaisantins qui prônent à tous bouts de champs un cinéma spécifique — pour lequel nous luttons, nous aussi —, qui se battent avec véhémence contre un cinéma abusivement littéraire — et nous en sommes également —, que nous proposent-ils en échange ?

Le cinéma le moins spécifique qui soit, le plus littéraire du monde, ou si l'on préfère : le plus théâtral qu'on puisse imaginer.

Il faut voir ces interminables scènes d'intérieur, encore ralenties par une musique d'une incroyable grandiloquence ; il faut voir le visage crispé de Léo Mc Kern et son jeu paroxystique...

Et c'est emmerdant, mes enfants !...

Après tout, il n'y a pas de raison.

Pas de raison de plébisciter n'importe qui contre n'importe quoi.

A partir de dorénavant, les gars, je vais gueuler partout que le cinéma d'après-demain, c'est Couzinet.

J'ai dit.

Bernard SAMPRÉ

notre roman-concours

Y'EN A JE VOUS JURE !

1er EPISODE

L'HOMME poussa la porte du bar et s'immobilisa sur le seuil. Sa main droite, dans la poche de la veste, tenait solidement la crosse d'un neuf millimètres à répétition. Fatty, le patron, qui en avait vu d'autres, effectua, mine de rien, derrière son comptoir, un mouvement stratégique destiné à le rapprocher du bouton de la sonnerie branchée directement sur le poste de police.

Mais le nouveau venu, lui non plus, ne semblait pas tombé de la dernière pluie. Il regarda fixement le gros barman d'un certain air et Fatty jugea préférable de renvoyer ses projets à un moment plus propice.

Un à un, les joueurs de poker levaient les yeux vers l'inconnu, pour les ramener aussitôt aux subtilités du jeu. Lui, massif, campé sur ses jambes écartées, balayait lentement la salle de son regard morose, tirant de longues bouffées de la cigarette qu'il tenait de la main gauche.

Il n'entendit pas s'ouvrir la porte dans son dos. Une main s'abattit sur son épaule et une voix traînante prononça :

— Use pas tes mirettes, andouille, je suis là.

Il ne lui fallut qu'un centième de seconde pour faire face. L'automatique émit un bruit bref et sinistre.

Un hurlement couvrit le fracas de la circulation. L'homme secouait frénétiquement son index auquel l'arme restait accrochée. La voix traînante reprit :

— Je te l'avais dit, andouille, que tu te pincerais les doigts, à vouloir jouer avec ces trucs-là.

(*A suivre*)

et maintenant, à vous de jouer, ami !



GRAND CONCOURS PERMANENT D'HARA-KIRI

Amis !

Participez tous à notre grand concours permanent !

Facile, amusant, instructif, rafraîchissant, culturel, décongestionnant, laxatif, nourrissant et corricide au suprême degré, il vous permettra d'écraser vos amis sous votre mépris si vous gagnez et, même si vous ne gagnez pas, d'avoir un bon prétexte pour laisser votre femme faire la vaisselle toute seule. Non, non, ne tournez pas la page ! Lisez d'abord le règlement, il n'est pas long. Et quand vous aurez goûté à notre concours, vous n'en voudrez plus d'autre.

règlement

Article I. — Pour participer au concours permanent d'HARA-KIRI, il suffit de nous envoyer une réponse, et une seule. (Pas de bon à découper, ni d'autres mesquineries soupçonneuses. Nous sommes au-dessus de ça.)

Article II. — Le concours consiste à nous envoyer chaque mois le scénario de l'épisode suivant du grand roman d'amour, d'aventure, de police, d'espionnage, d'anticipation, de psychologie, de mœurs, à clef, à tiroirs, littéraire, illettré, politique, noir, rose, satirique, autobiographique, fleuve, feuilleton et tout ce qu'il vous plaira d'autre intitulé

Y'EN A, JE VOUS JURE !

Article III. — Le premier épisode est gracieusement fourni par la maison (dame !). A partir du deuxième épisode, chaque épisode sera rédigé d'après le scénario déclaré vainqueur du mois par le jury. Ce qui entraîne, par voie de conséquence, l'

Article IV. — Il y a un vainqueur par mois et un deuxième prix.

Le premier prix voit son récit publié sous son nom et reçoit : a) un abonnement gratuit d'un an à HARA-KIRI ; b) un dessin original dédicacé qu'il choisira parmi les dessins humoristiques publiés dans le numéro d'HARA-KIRI où paraîtra l'épisode imaginé par lui.

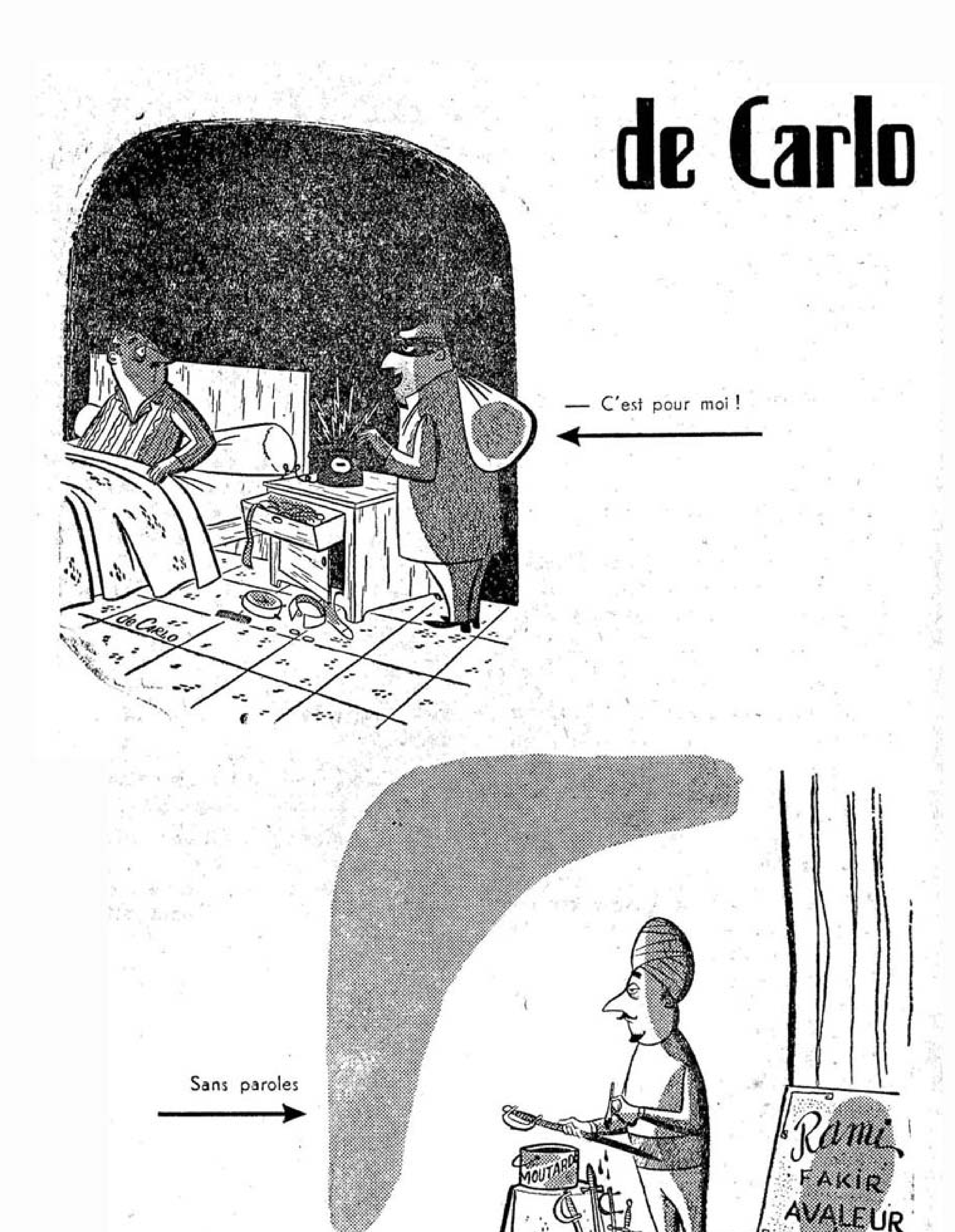
Le second prix reçoit un dessin original dédicacé.

Article V. — Chaque épisode doit reprendre le récit là où il s'est arrêté. Toute liberté est laissée à l'imagination du concurrent. Les manuscrits ne doivent pas excéder une page format courant.

Article VI. — Les manuscrits doivent nous parvenir au plus tard le 1er de chaque mois (HARA-KIRI paraît le 20).

Article VII. — Ce concours est tout ce qu'il y a de sérieux.

de Carlo



— C'est pour moi !

Sans paroles


NOUVEAU ! la semelle
BONNE MILNE
TRIPE Vole !...
un ressort sous chacun de vos pieds !
Vous aussi vous voudrez connaître la nouvelle et prodigieuse semelle Tripe Vole Bonne Mine. Chaque fois que vous posez le pied par terre, vous avez l'impression de marcher sur une cartouche de dynamite en état de marche et... miracle ! votre pied se soulève comme par enchantement ! Comme vous êtes solidement fixé à votre pied, vous êtes soulevé vous-même et, en un bond prodigieux, vous explorez les libres espaces. ★
Qui porte les semelles Tripe Vole ?
Tripe Vole est particulièrement recommandée aux hommes-grenouilles, aux amants obligés de se sauver par les fenêtres, aux petits hommes qui veulent embrasser des femmes grandes, aux culs-de-jatte, aux chasseurs de kangourous, etc...
★ Tripe Vole ne garantit pas l'atterrissage.
LOB



★ *dernière heure*

pourquoi MARGARET divorce

Cette fois, ça y est. La bouleversante nouvelle nous a été formellement confirmée par un ami très proche du jeune ménage dont la longue intimité avec Margaret ne permet pas de mettre en doute la sûreté des informations.

A vrai dire, depuis plusieurs semaines, on s'y attendait plus ou moins. Les précautions même prises par l'entourage de Margaret et Tony entretenaient une ambiance de mystère qui laissait craindre le pire.

L'amour — un amour, hélas sans espoir — sera donc, cette fois encore, le plus fort. Les facéties de Tony ont été impuissantes à chasser du cœur de sa jeune épouse l'image de Celui qui, le premier, s'en était rendu maître pour toujours.

Le destin et la fatalité, ces deux oiseaux de mauvais augure, s'acharnent à déchirer la triste Margaret Dupont, la fille au bistrot de la rue des Becs-de-Lièvre.

Le père Dupont fait peine à voir.

— J'arriverai donc jamais à la caser ! soupire-t-il.

Tony Durand, l'époux délaissé, noie son chagrin dans le beaujolais-villages. Aux

PRIX : 4 NF